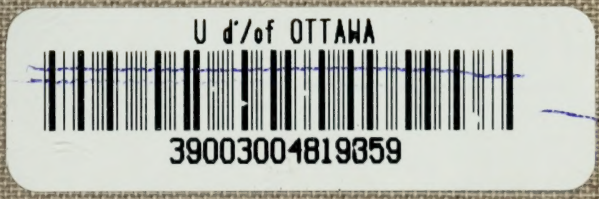
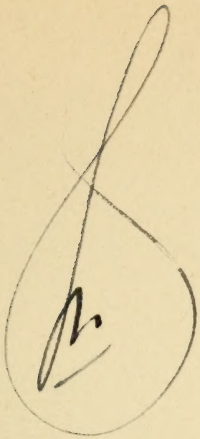
PS
8473
.077C4
1912
Ex.3



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chroniques00lorr

Canadiana



CHRONIQUES

CANADIANA

AVERTISSEMENT

Je ne veux pas profiter lâchement de la distraction du lecteur; je le préviens donc que la matière à lire affectant ici la forme de chroniques s'est déjà présentée à lui sous les espèces de Billets du Soir.

PS
8473
.D77 C4
1912
ed. 3

Fleurs de serre

Le boudoir de Mlle Blanche Le Noir. Tapis et meubles vulgaires,mais chers. Chromos forts en couleur. Bibelots de mauvais goût et chers aussi; faux bronzes, marbres en plâtre. Mlle Le Noir est assise devant une écritoire. Entre Mlle Ernestine Le Lièvre.

BLANCHE.—Quel bon vent t'amène, ma bonne Tine? Donne-toi donc la peine... Non, mets-toi plutôt dans cette chaise-ci, tu seras mieux à ton aise.

ERNESTINE, *se posant.*—Merci, vieille.

BLANCHE. — Comme il y a longtemps...

ERNESTINE.—Va pas croire que je t'oublie, ma chère; l'opéra, les réceptions, les *five-o'clock,* tu comprends ? J'ai pas une minute.

BLANCHE.—Enlève donc ton chapeau. Non? Bien, dépose ta bourse, tiens, ici.

ERNESTINE.—J'ai souvent pensé à toi, ma chère Blanche. Qu'est-ce que tu deviens donc?

BLANCHE.—O, tu comprends, le bal, les *five-o'clock*, l'opéra: Je ne sais plus où donner de la tête. J'ai même pas le temps de répondre aux lettres...

ERNESTINE.—Je te dérange?

BLANCHE.—Non, non. Celle-ci n'est pas pressée. J'écris à cette petite imbécile d'Hortense,—tu te souviens d'Hortense Loriot, au couvent? Figure-toi qu'elle m'invite à la campagne. Au moins, l'époque est bien choisie. Elle s'ennuie, vois-tu, et elle espère qu'après une semaine d'embêtement commun chez elle, je la ramènerai ici. Non, mais si elle croit que je vais aller m'enterrer dans la neige de son stupide village, et en sa compagnie!... Et puis, c'est *commun!* Ses parents, entre nous... Quel chic chapeau tu as. C'est importé?

ERNESTINE.—Oui, ma chère.

BLANCHE.—Me semblait. On n'en fait pas ici de si... de si audacieux.

ERNESTINE.—Tu le trouves... osé ?

BLANCHE.—Il est un peu, un peu excentrique; mais ça te va bien. C'est pas pour te faire des compliments, mais tu as un genre, et tu peux porter des choses originales.

ERNESTINE.—Tu trouves?

Et coetera: vingt minutes.

BLANCHE.—Tu pars!... Déjà? Bien, au revoir, vieille. Viens donc me voir plus souvent, chérie.

ERNESTINE.—Oui, mais viens, toi aussi. D'anciennes amies comme nous...

BLANCHE.—Des compagnes de couvent... Franchement, tu es ma seule amie; il n'y a qu'avec toi...

ERNESTINE.—Moi, c'est la même chose... Eh bien, au revoir, ma bonne petite Blanche.

BLANCHE.—A bientôt, chère.

Ernestine sort.

BLANCHE, *écrivant.*—"Ma petite Hortense chérie... La barbe! comme dit

mon frère. Cette commère d'Ernestine *(*tu te rappelles, au couvent, Ernestine Lelièvre, devenue Le Lièvre depuis que son père a réussi dans les conserves?*)* Elle sort d'ici. Ah! ma chère, si tu la voyais! Un costume! Un chapeau! On dirait une vraie... tu sais quoi. J'aurais honte de sortir avec elle..."

On frappe.

ERNESTINE.—Quelle petite folle je suis! J'avais oublié ma bourse.

BLANCHE.—C'est vrai, pauvre chérie. Tiens, la voici. Tu te rassieds pas?

ERNESTINE.—Oh, non, je suis pressée, et puis je te dérange.

BLANCHE.—Je t'assure que j'ai le temps. J'écris trois mots à la petite Loriot... Je lui en écrirais bien rien qu'un: Zut! mais, tu comprends, il y a les convenances!...

ERNESTINE.—Ah! oui: les convenances! *(Elles rient).* Alors, au revoir, chère.

Ernestine sort.

BLANCHE, *reprenant sa lettre.* — "Ah, non! Il est écrit qu'elle ne me lâchera pas. En parlant du loup...

Ernestine revient: elle avait oublié sa bourse. Un beau jour elle perdra son chapeau, et sa tête avec. Ce sera bien dommage... à cause du chapeau!..."

Et coetera: *huit pages.*

Qu'est-ce à dire?

Après les "quelques arpents de neige" que certains ont sans cesse dans la bouche, comme on dit, Rudyard Kipling avait écrit tout un livre qu'on estima blessant pour notre beau pays; le titre, *Our Lady of the Snows,* était déjà une froide calomnie. Un peintre répondit fort spirituellement au romancier anglais en lui dédiant un tableau-prospectus, représentant une superbe fille très décolletée tenant dans ses bras la flore du Canada et de beaux épis de blé mûr. La dédicace était ainsi rédigée: *To the author of "Our Lady of the Snows" with our apologies.* Cent *in-folios* n'auraient pas valu, en matière de réfutation, ce charmant tableau.

Voici maintenant que la célèbre authoress anglaise Mrs. Humphrey Ward consacre un livre à notre pays, *Canadian born.* "Son âme d'artiste, dit *France-Canada,* a été conquise par les beautés naturelles du Canada, les régions les moins pittoresques de ce vaste pays l'ont elles-mêmes séduite par un certain charme indéfinissable."

Grâces soient donc rendues à ce certain charme indéfinissable!

Et Mrs. Humphrey Ward admire aussi, paraît-il, l'œuvre des hommes : outillage agricole et industriel, activité administrative, œuvres d'intérêt social, confortable des installations, facilité des communications, etc.

Seulement, seulement.. si elle "présente sous un jour des plus favorables les Canadiens-français, hommes de cœur et de traditions, habiles négociateurs", *France-Canada* ajoute : *(*les Canadiens-français*)* "chez qui le scepticisme à l'égard des innovations trop rapides est enveloppé d'une exquise bonhomie..."

Il nous semble bien que cette phrase-là aussi est enveloppée d'une exquise bonhomie...

Il conviendrait de dire sans ambages si nous sommes un peuple bonhomme et, sans être curieux, il nous plairait assez de savoir quelles sont ces innovations trop rapides à l'égard desquelles nous professons un scepticisme enveloppé d'une exquise bonhomie.

Nous obstinons-nous à ne pas faire usage du téléphone? Refusons-nous de croire à l'électricité? N'admettons-nous pas l'efficacité de la cuisine en papillotes ou du nettoyage par le vide? Nions-nous la possibilité du suffrage féminin ou de l'asepsie? Contestons-nous la conquête de l'air ?...

Ah! Mrs. Ward, Mrs. Ward, l'énigme que vous posez dans votre livre est autrement plus cruelle que celle de M. Paul Bourget!

Concordia Salus.

Revendiquons-nous avec assez d'énergie, dans notre bonne vieille ville, les droits du français?

Pour certains conciliateurs à tout prix, c'est déjà trop que de parler notre langue dans une réunion où se trouvent quelques Canadiens-anglais, et, à leur avis, les réclamations de celui qui désire être compris du boutiquier à qui il achète quelque chose sont de nature à compromettre la bonne entente entre les deux races.

Vous connaissez tous le petit monsieur dont les parents ne savent ni *yes* ni *no* et qui, en public, parle ostensiblement anglais. Eh bien, soyez certains qu'il n'en agit ainsi que par pur amour-propre: il connaît si mal sa langue qu'il aurait honte de s'en servir dans le monde.

Quant à la petite jeune fille qui trouve *chic* de s'exprimer dans la langue de Shakespeare — pauvre Shakespeare ! —vous n'avez qu'à lui rappeler que Paris est le berceau de la mode et elle affectera désormais l'accent voyou,

croyant parler ce qu'on appelle à Toronto le *parisian french.*

Si le Canadien-français s'efforçait de parler sa langue le mieux possible, et tout le temps, il n'aurait pas besoin de réclamer sans cesse ses droits.

Le Canadien-anglais qui blâme les apôtres du parler français fait montre d'inintelligence ou d'ignorance. Il ferait bien mieux de déplorer son inaptie et d'étudier, plutôt que de se moquer d'une langue dont la connaissance est, dans tous les pays civilisés, un brevet de supériorité intellectuelle.

Voici une savoureuse petite anecdote, et qui peint bien l'individu:

—Je ne sais pourquoi vous criez si fort, vous, Français, me disait dans sa langue un Canadien-anglais; la ville de Montréal devient de jour en jour plus française.

—Ah!

—Mais certainement. Non contents de posséder la place Jacques-Cartier, voilà que vous donnez au petit square entre l'Hôtel de Ville et le Palais de Justice un nom français, et que vous l'écrivez en lettres de fleurs.

—?

—Je viens de voir ça: *Concordia Salus!*

La Générosité.

On a tant abusé de la souscription que les bourses ne se délient plus volontiers.

J'ai été moi-même, comme vous tous, victime d'une petite histoire inénarrable que, néanmoins, je vous narrerai céans:

Un soir que, chez un Parisien connu, nous étions une quarantaine d'invités, une jeune fille nous apprit avec grand mystère que la semaine suivante tombait la fête patronale de notre hôte. Elle nous représenta qu'il conviendrait de lui offrir un cadeau et nous demanda de souscrire pour l'achat d'une œuvre d'art. Comment refuser?

Le soir de l'anniversaire, la jeune fille présenta à notre hôte ahuri un magot campé sur un coin de table dans une posture inquiétante; or, comme le

monsieur s'informa du nom de l'auteur de ce qu'il appelait poliment "cette aquarelle", la jeune fille répondit avec candeur et modestie: C'est ma mère.

Chacun a fait les frais, ou les a payés, d'une petite aventure de ce genre, et les mains sont moins lestes à donner. Aussi quelle habileté doivent déployer les dames qui se donnent pour mission d'alimenter un fonds de charité.

Deux se présentent à vous et, rougissantes et cependant souriantes,vous expliquent longuement l'objet de leur visite: une bonne œuvre à encourager ou bien une personne vraiment digne d'intérêt à secourir. D'ailleurs, vous assurent-elles, toujours rougissantes et cependant souriantes, elles ne s'adresseraient pas à vous si elles ne connaissaient d'avance votre bonté et votre générosité. Le moyen de faire mentir une réputation aussi flatteuse? Cela réussit presque à tout coup; mais c'est la procédé le plus simple, l'enfance de l'art de faire donner.

Lors de la grève des chemins de fer écossais, des demoiselles de Glasgow

offraient, dans les gares, des baisers à un shilling *pièce,* si on peut dire, et leurs recettes étaient versées dans le fonds de secours des grévistes. On raconte aussi qu'une duchesse, dans une fête de charité, vendait fort cher une tasse de thé, après y avoir trempé ses lèvres, et l'histoire ajoute qu'un quidam, ayant payé le prix demandé, réclama une tasse propre.

Naguère Georges Sand se tenait à un comptoir du bazar de charité au profit de la Pologne quand le baron Jacques de Rothschild vint à passer:

—Qu'est-ce que je pourrais bien acheter? demanda-t-il. Tenez, vendez-moi un autographe.

Mme Sand écrivit sur un bout de papier: *Reçu du baron Jacques de Rothschild la somme d'un millier de francs pour les Polonais en détresse.* Elle signa, puis lui tendit la feuille; M. de Rothschild lut, remercia et paya.

On avait la manière autrefois... Il est vrai que toutes les femmes ne disposent pas de ce moyen-là!

Un Amendement.

Le conseil municipal de Toronto vient d'adopter un règlement interdisant l'usage du *sleigh* et de la traîne sauvage dans les parcs de la ville, ainsi que le patinage sur la glace de la baie. Et la contravention à cet arrêté rendra passible d'amende et de détention.

Tous les gens bien pensants ne sauront qu'approuver cette sage mesure, nul n'en doute. C'est assez sacrifier déjà aux néfastes idées du siècle que de permettre que les gens glissent en semaine, et c'est bien le moins que le dimanche la morale et les bonnes mœurs prennent le dessus, si on peut dire. Il est certain que les groupes que l'on forme dans une traîne sauvage sont... comment dirais-je?... sont trop compacts; et, de plus, ceux qui glissent ainsi prennent des postures que, pour rester dans une tolérante modération, nous qualifierons d'inconvenantes.

Quant au patin, heu!... Cet exercice, dont on dit aux mères des jeunes filles qu'il est hygiénique, n'est qu'un

prétexte au tête à tête: on fait connaissance sur la glace, qui est bientôt brisée, et cela mène parfois loin. En attendant que cette répréhensible pratique soit définitivement bannie de notre pays, interdisons-la le dimanche, ce sera toujours autant de gagné pour la réforme sociale.

Il est cependant un point sur lequel on nous permettra d'attirer l'attention du conseil municipal de Toronto. Nous eussions désiré le congratuler sur toute la ligne, mais, hélas! le *mais* s'insinue jusque dans les plus belles choses... il nous paraît que l'arrêté n'a point prévu une affaire assez importante, et qui pourrait bien se produire le dimanche.

On a vu parfois des gens qui, le jour du Seigneur, et sans la moindre intention d'offenser Dieu, ont glissé sur le trottoir; d'autres même, plus coupables encore, ont fait des chutes d'un pittoresque choquant. Or, le texte du règlement interdisant de glisser ne fait pas d'exception pour la glissade involontaire, purement accidentelle. Sans doute, des femmes sans pudeur profitent souvent de cette circonstance pour

faire valoir certains dons de la nature ou faire voir leur agilité, et des hommes exécutent des pirouettes bizarres qui provoquent le rire; mais il est cependant d'honnêtes glissades, des chutes *bona fide*, et c'est en faveur de celles-là que le nouveau règlement devrait faire une exception. Si cet excès de clémence donnait lieu à des abus, on pourrait créer un tribunal compétent qui, dans chaque cas, établirait les responsabilités. Au bout de très peu de temps, ce tribunal saurait discerner très bien entre une chute accomplie de bonne foi et *une affaire arrangée*.

Lettre Ouverte.

Au sieur Théophraste Renaudot *(I)*
à l'enseigne du Coq d'Or, à Paris.

Mon cher Théophraste,

Je t'envoie sous ce pli la collection des journaux de l'année qui vient de finir. Dans le monde meilleur où l'on dit que tu es allé, ta grande activité ne doit pas trouver facilement un terrain où se déployer; tu dois avoir des loisirs: Lis les journaux.

Certes! depuis le bureau d'informations et de publicité, à l'enseigne du Coq d'Or, et depuis les nouvelles à la main de 1624, qui était déjà, j'en conviens, une amélioration considérable sur les nouvelles à la bouche du siècle précédent, il a passé beaucoup d'eau sous le Pont Neuf, et il s'est passé pas mal de choses. Pourtant—et il te fera grand plaisir de le constater—le journalisme, qui semblait devoir se transformer du tout au tout en se développant, revient de plus en plus à la con-

(1) Théophraste Renaudot, né en 1586 et mort en 1653, fonda en 1631, à Paris, *la Gazette de France.*

ception qu'on en avait à ton époque: diffusion des nouvelles.

Nous avons eu autrefois au Canada, tu l'auras vu par les collections que je t'ai expédiées les années passées, des journaux qui s'intitulaient *à idées;* mais ils n'ont pas vécu, du moins sous cette forme-là et avec de telles prétentions, et ils sont devenus des feuilles *jaunes.*

Ne va pas t'abuser sur la couleur du papier, lequel est demeuré blanc: *Jaune* est pris ici au figuré. S'appelle ainsi le journal qui n'attache d'importance à une nouvelle qu'en tant qu'elle est incroyable, invraisemblable; qui préfère la rumeur au fait et l'accident à l'incident; qui se repaît de catastrophes et se délecte devant les hécatombes. Toi qui fus médecin du roi, tu goûteras un rapprochement avec le jargon médical: comme tu dénommais *un beau cas* la paie la plus hideuse, on appelle aujourd'hui une bonne nouvelle l'annonce d'un effroyable cataclysme, et plus le nombre des morts est grand, plus belle est la nouvelle.

Malheureusement—tu en sais quelque chose, Théophraste,—on n'a pas

toujours sur la planche des accidents épouvantables, et le journal paraît tous les jours. Alors, n'est-ce pas ? il faut trouver quelque chose autre.

Rassure-toi, pourtant. Il n'y a pas que les morts violentes qui intéressent le public du XXème. Tu liras, dans les journaux de l'été dernier, l'aventure de ce voyageur américain qui chut dans une vasque de la Place d'Armes, avec sa saccoche et ses lunettes, absorbé qu'il était à regarder les tours de Notre-Dame, celle de Montréal, Théophraste.

Mais, comme on n'a pas non plus tous les jours la bonne fortune de voir, par exemple, un personnage connu glisser sur une pelure de banane et aller crever son huit-reflets contre le ventre d'un adversaire politique, il existe une agence d'informations mondiales qui sait sauver la situation quand *ça manque de copie.*

Ainsi, le mois dernier seulement, nous avons eu le chien qui possède sept mots allemands et s'en sert dans la conversation avec beaucoup d'esprit d'à-propos, et le fait est authentiqué

par une commission de savants de l'Université de Berlin; nous avons eu le canard (et la *Presse associée* nous assure que ce n'en est pas un) le canard avalé vivant par une morue et déployant ses aîles—coin, coin, coin,—au sortir du spacieux ventre d'icelle; nous avons eu encore le petit garçon qui, après s'être promené dans l'air, tiré par un cerf-volant, a été atterrir, pour ainsi parler, dans le feuillage d'un chataignier. Comme tu vois, mon cher Théophraste, tu as là de quoi t'ébaudir, si ton âme journalistique en est encore capable.

Et les affaires vont bien, merci.

Mais que les temps sont donc changés, mon pauvre Théophraste! Quand on pense que tu mourus pauvre, en dépit du mont-de-piété que tu fondas et exploitas! On ne doit pas regretter d'être mort, puisque mourir c'est partir pour un monde meilleur, mais laisse-moi te dire que tu n'as vraiment pas eu de chance en naissant si tôt. De nos jours, à Montréal, mon cher Théophraste, le journal et le mont-de-piété sont les deux industries qui paient le mieux.

Je te baise.

Doux Pays.

"Le docteur Mary Baldwin, qui soignait gratuitement les pauvres, est morte dans la misère, à New-York, à l'âge de 76 ans. Son cadavre est à la morgue".

Telle est la dépêche qu'on nous apportait l'autre jour.

Et ceci se passait en 1912 dans le pays où la charité et la philanthropie ont été élevées à la hauteur d'institutions d'Etat!

Voilà une femme intelligente et courageuse, puisqu'elle est parvenue à se faire docteur en médecine; jolie, sans doute, car la figure est le miroir de l'âme et une femme ne peut pas être laide, qui a de si beaux sentiments; donc, voici une femme que son intelligence, sa bonté et ses charmes autorisaient à prétendre à un mari qui lui aurait rendu la vie facile et agréable; elle aurait pu connaître la douceur d'un foyer et le bonheur de la maternité; mais elle a préféré demeurer célibataire afin que, n'ayant pas de famille, elle pût se consacrer à un plus grand nombre.

Donc, elle a soigné les malades pauvres. Les pauvres ont bien plus besoin de bons traitements que les riches; le travail et les privations usent la machine humaine, et ils n'ont pas, les indigents, pour se retremper, les toniques, trop chers, et les villégiatures exorbitantes ; les douceurs qui réconfortent ne sont pas pour les pauvres. A eux le surmenage, l'inquiétude et toutes les lourdes tâches dont les riches éludent si facilement le fardeau! C'est vers eux qu'est allée Mary Baldwin; elle les a fait profiter des lumières acquises par son travail opiniâtre et ses veilles laborieuses.

Et elle est morte à l'âge de 76 ans. Qu'elle aît usé sa vie à soigner les pauvres gens, c'est un sujet d'étonnement pour les Yankees. A-t-on idée de ça? Non, décidément, c'était une vieille toquée. Mais cette anomalie est curieuse à noter: c'est de la bonne matière à lire pour un journal.

Son cadavre est à la morgue. C'est bon pour elle; ça lui apprendra à faire autrement que les autres, à vouloir

être originale. Et ce sera, pour la communauté, un excellent exemple. Avoir dépensé de l'argent pour apprendre la médecine et puis soigner ceux qui ne peuvent pas vous payer!... Comme si ça se faisait!

Si Mary Baldwin avait eu quelque sens pratique, si elle avait été de son siècle, elle se serait spécialisée dans le traitement des maladies de la gent canine; elle eût touché de gros appointements dans un hôpital pour chiens; son cadavre bien gras, bien dodu, reposerait aujourd'hui sur un imposant catafalque, dans une somptueuse maison de New - Yorkais dont elle aurait arraché l'enfant, je veux dire le toutou, à la coqueluche; et, dans le cimetière des chiens riches, on lui élèverait un monument en marbre rose, entre la stèle d'un Boston-bull, mort d'indigestion, et l'urne funèbre d'un épagneul, défuncté d'une colique infectieuse.

Le recensement.

Ouf! Je viens d'être recensé.

Un énumérateur grave mais souriant, doux et poli, s'est présenté samedi à mon domicile, où je l'ai reçu avec tout le respect dû à un personnage détenant une parcelle d'autorité.

Dès qu'il m'eut fait connaître l'objet de sa flatteuse visite, je l'introduisis dans mon cabient et, l'ayant calé dans mon fauteuil le plus rembourré, je lui offris un cigare qui me restait du dernier Premier de l'An et lui tendis un allumeur, tout en lui poussant du pied le crachoir. Le tabac havanais flamba et le sourire de l'énumérateur me fut un instant dérobé par les vapeurs d'un odorant encens.

Et la conversation s'engagea:

—Votre nom?

Je lui passai ma carte.

—Ah! Vous êtes journaliste ? Je crois qu'il serait superflu de vous demander votre sexe...

—Oui, il me semble que, comme on dit, poser la question, c'est la résoudre.

Il eut un petit rire sec, mais agréable.

—Alors, vous savez lire.

—La question est embarrassante. Je vous avouerai, mon pauvre ami, que le sens du papier timbré et de certains articles de journaux ainsi que de quelques pièces de vers m'échappe totalement. Il est vrai que les factures de mon épicier...

—Vous êtes scrupuleux, insinua l'énumérateur, spirituel.

—C'est là mon moindre défaut, parodiai-je.

—Et, naturellement, vous savez aussi écrire.

—Mon Dieu... Entendons - nous. Tout cela dépend du point de vue; en somme, c'est matière à discussion... Mettez que je sais signer.

—Quel âge avez-vous?

—Vous me permettrez de vous répondre par une question. Connaissez-vous en matière d'âge, la manière de voir de M. Gabriele d'Annunzio. Vous ne la connaissez pas? Vous ne le connaissez même pas? Eh bien, M. Gabriele d'Annunzio déclarait jadis, devant un tribunal de son pays qui l'in-

terrogeait indiscrètement, que l'artiste ou le journaliste, comme la femme, n'a pas d'âge.

—Mais enfin, monsieur...

—Savez-vous ce que rétorquait Mathusalem à l'un de vos collègues du recensement? Non? Il disait: "On n'a que l'âge que l'on paraît". Et l'énumérateur mettait 809 ans. Faites comme lui.

—Quelle langue parlez-vous communément?

—Un idiome qui tient le milieu entre le français et la langue que vous parlez vous-même.

—Quelle est "votre origine selon la race ou la tribu"?

—Je dois vous avouer que les origines de ma tribu se perdent dans la nuit des *tentes*.

—"Gardez-vous" des chevaux, des oies, des canards?

—J'avais quelques-unes de ces volailles, mais ce n'était pas pour mon propre compte que je les élevais; j'ai expédié les oies à M. Taft, qui les destine au Capitole, et les canards à un confrère, qui les fera *servir* dans son journal. J'ai un cheval, Pégase.

—Est-il "en bas de deux ans"?

—Il est vieux comme le monde, mon ami.

—Quoi?

—Il fut enfourché par un nommé Homère et dressé par un M. Boileau avant que nous n'essuyions ses ruades.

—Idiot, aliéné, lunatique, innocent...

—Hein?

—C'est quatre questions du tableau, monsieur...

—Ah, très bien, très bien.

—C'est tout, monsieur, merci. Je repasserai dans dix ans.

—Mon pauvre ami, au revoir, mais je serai peut-être bien mort dans dix ans.

—Ça ne fait rien, monsieur, je repasserai quand même, parce qu'on recense aussi les morts.

—Et ce sera tant mieux, car vous toucherez dix cents, au lieu de cinq que je vous rapporte de mon vivant.

Il était deux petits garcons.

Le défilé du couronnement. La chaussée vaste et déserte où le soleil verse de la chaleur est bordée d'une haie de soldats maintenant les multitudes innombrables. La foule est recueillie presque, en attendant le passage de son souverain dont on vient de charger la tête du fardeau de l'empire. Drapeaux et banderoles claquent au vent brûlant. Voici que le cortège apparaît, là-bas, s'ébranle, s'avance avec une lenteur majestueuse qui donne l'impression d'une force consciente marchant vers un but précis.

C'est une minute historique. On y pense, on en parle dans toutes les colonies transocéaniques; les yeux du monde entier sont fixés sur l'île qui gouverne l'empire, comme une minuscule manette conduit un gigantesque paquebot.

Pour réhausser l'éclat de la cérémonie et lui donner même un caractère extérieur de grandeur, on a déployé les plus somptueux uniformes: les étoffes châtoient, les ors rutilent, les

cuivres étincellent, l'acier poli des armes brille et multiplie les rayons du soleil.

Des étrangers venus de très loin, par-delà les mers, ont donné des sommes énormes pour avoir un coin de fenêtre ou un bout de balcon; des milliardaires ont payé à prix d'or le droit de se tenir debout dans un espace si restreint que, durant des heures, tout mouvement leur sera presque impossible. Ils sortiront de là courbaturés, exténués, vermoulus, qu'importe! ils auront vu passer le roi.

...Il était deux petits garçons, enfants du peuple, du plus bas peuple, du plus pauvre. Ils n'avaient pas revêtu leurs habits du dimanche parce qu'ils n'en avaient pas, d'habits du dimanche; ils ignoraient même ce que c'est que le dimanche, le repos. Ils portaient le seul costume qu'ils eussent pour les quatre saisons, pour le jour et la nuit: une culotte percée, rapiécée et percée de nouveau, sur les ravaudages successifs et laborieux ; une chemise où l'usure et les galopinades avaient fait une dentelle au

dessin fantastique; des bas dont les mailles se donnaient, par-dessus des trous insondables, une chasse sans espoir; des sandales trouées ou pénétraient la pluie, la boue et la chaleur et qui, il y a longtemps, dans d'autres pieds, avaient été des souliers. Pourtant, au-dessus des loques misérables, il y avait des fronts lumineux, des eux émerveillés: les deux petits garçons allaient voir passer le roi, cet être de légende, qui est bien plutôt pour eux une puissance abstraite qu'un personnage humain—le Roi!

Mais... Le verraient-Il! La foule était dense et nerveuse, elle déferlait sans trève, et les deux petits garçons, qui ne pesaient pas beaucoup, étaient sans cesse refoulés contre quelque malencontreux mur. Après des efforts surhumains, leurs jambes grêles, arcboutées, avançaient-elles d'un pas, un puissant reflux les faisait reculer de deux enjambées.

Un policeman tout galonné, grand et grave, aperçut les deux gamins qui voulaient voir passer le roi. Il eut de la pitié pour ceux qui seront plus tard

des molécules de la masse impériale, qui seront bientôt "bons pour la taille et la charrue, et bons pour la bataille". S'étant frayé un chemin jusqu'à eux, il prit les petits garçons par leurs pauvres loques, les enleva à bout de bras et les déposa au premier rang.

Si, un jour, ces deux petits garçons meurent pour l'Empire, sans savoir pourquoi ils se seront battus ni à quoi servira leur sacrifice, ils se rappelleront, avant de s'en aller au Royaume où il n'y a pas de guerres, avoir vu passer le roi qu'on couronnait, et qui a eu besoin de leur vie et de leur mort.

...Seulement, quand ces deux gamins ne seront pas sages et que leurs parents—s'ils en ont—les menaceront de l'intervention du policeman, ils n'auront pas peur du tout. Il faudra trouver autre chose.

Chut !...

Antoine va à l'Opéra parce qu'il aime la musique. Son cas est rare. Le malheureux, qui est d'ordinaire débraillé comme un autre est bien mis, avec recherche, se déguise tous les soirs en mondain, endosse la livrée du garçon de café: faux-col imperméable à la sueur, devant incassable, manchettes ultra-résistantes, habit dont les basques pendent comme queue d'hirondelle.

L'autre soir, à l'entr'acte, il était terrible. Dos au mur, dans un angle du vestibule, il brûlait rageusement une cigarette. Sa bouche et ses narines fumaient comme une locomotive de chemin de fer rural.

Sa colère s'épancha en mon sein:

—C'est pour l'ouverture que j'étais venu, et je l'ai manquée. J'ai tout manqué. Il y a des gens qui vont à l'Opéra pour causer. Aussi, rien ne les presse; ils arrivent quand il leur plaît. Je ne sais pas si c'est à cause de son décolleté, mais ma voisine a attendu que tout soit éteint pour entrer. Et il fallait voir comment elle

est entrée: elle ne prenaient pas place dans la salle, elle *entrait en scène.* Ce qu'il lui a fallu se retourner avant qu'elle se résigne à s'asseoir! Enfin, quand elle eut bien fait admirer son corsage, ou, du moins, ce qui lui en restait, elle s'est assise. Elle passa alors à l'exposition des bagues. Elle vérifia sa coiffure, s'assurant de la présence de ses faux cheveux, comptant ses chichis. Et tout ce temps-là son coude pointu comme sa voix menaçait mon oreille. Il lui fallut ensuite confier ses impressions à l'agaçant bellâtre qui l'accompagnait, ou, plutôt, qui la montrait!... Enfin, elle regarda la scène; elle sembla s'intéresser à ce qui allait se passer. Le précoce gâteux profita de l'accalmie pour lui tendre le programme qu'elle happa et se mit à faire crisser de toutes ses pages. J'allais me porter à quelque extrémité quand l'orchestre se tut. L'ouverture était terminée.

—Rentrons, ça va commencer... Et tu pourrais déranger ta voisine.

En avons-nous une santé !...

Je ne sais si vous êtes comme moi: j'adore les légendes. Il en est une particulièrement *fraîche* et amusante qu'on ne saurait lire sans une certaine joie. Elle a trait à quelques-unes de nos coutumes les plus bizarres et les moins connues, et se répand en Angleterre comme... le brouillard.

Un journal anglais, désireux d'instruire ses lecteurs sur le compte des *coloniaux* transatlantiques, leur fait part d'une pratique fort en honneur ici, comme on sait, et qui doit donner froid dans le dos aux frileuses petites *misses* habituées à l'eau tiède et au savon odorant, et toujours sèches sous le *waterproof* national.

Dans l'éducation des naturels du Canada septentrional, l'on accorde une large place à l'endurcissement contre le froid extrême. Les garçons, dès leur plus bas âge, sont fouettés; quand cette opération a suffisamment affermi leurs chairs, on les baigne dans des rivières à moitié glacées. Un peu plus tard, devenus adolescents, ils couchent dehors entièrement dévêtus.

Alors, la nature fait une sélection: les petits, les faibles, les maladifs, les mal-bâtis, les mièvres, les frêles, les grêles, les chétifs, les gringalets, les fluets, les malingres et les maigrelets ne survivent pas à l'épreuve. Par contre, ceux qui n'en meurent pas deviennent grands, gros, puissants et beaux. Mais quelles souffrances il a fallu endurer pour en arriver là! Brrr!

Au Service du Roi

Mon ami Goulot, dès qu'il m'aperçut rivé à ma courroie d'adoption, en avant du tramway matinal, pressa trente genoux malveillants, écrasa dix oignons, cors, œils de perdrix et autres discrètes protubérances recherchées du pédicure *(Step in frrront, please!)* et vint me rejoindre. Il brandissait un journal, et rayonnait, triomphait.

—As-tu vu la *Gazette* de ce matin? me demanda-t-il, en se posant joyeusement sur les pieds voisins des miens.

—Non. Je ne lis pas les journaux avant déjeûner.

—Regarde!

Et il me montrait ce titre:

Compensation to Jurors increased. Premier Gouin Promises More Equable Indemnity for Serving the Crown.

—Eh bien! fis-je. Et puis après ? Qu'est-ce que cela peut bien te faire?

—Ce que ça peut me faire !... s'exclama-t-il en levant dédaigneusement ses épaules rembourrées. Et il me dit:

—Je suis juré.

—Juré? dis-je. Mais ça n'est pas un métier, ça...

—Non, c'est une profession, une profession libérale. Fatigué de vendre—ou plutôt de ne pas vendre—de porte en porte, des machines à coudre, j'ai embrassé la carrière de juré.

—Mais ça n'existe pas, ici, la carrière de juré!

—Non, mais, comme par hasard, je me trouve toujours à portée de ceux qui embauchent les membres d'un jury, alors j'en suis par-pé-tu-el-le-ment.

Quand on est au service du Roi, on est toujours sûr d'être payé, pas vrai? Ça paie pas fort; mes plus grosses journées sont de deux piastres—le salaire du balayeur de crottin. Et puis,

il y a bien plus de chômage dans le jury que dans le balayage: tu comprends, les meurtriers et les voleurs n'opèrent pas toute l'année, tandis que les chevaux... Rien n'est plus ingrat que notre carrière; tout est contre nous. Parfois, l'accusé est l'un de ces imbéciles qui se laissent prendre la main dans le sac ou dans la blessure; d'autres fois, l'avocat de la défense est tellement malin qu'il établit immédiatement et indiscutablement la prétendue innocence du coupable, ou bien le substitut du Procureur est si habile qu'il démontre la soi-disant culpabilité de l'innocent—c'est toujours la même chose pour nous: pas moyen de *délibérer* assez longtemps pour faire vivre nos familles.

Il est grand temps qu'on augmente nos salaires, parce que, tu sais, entre nous, ceux qui crient dans les gazettes que les crimes et attentats deviennent de plus en plus fréquents sont d'optimistes menteurs; je t'assure que l'amélioration n'est pas du tout sensible. Pour ma part je ne gagne pas plus qu'il y a deux ans, quand j'ai condamné mon premier client... Il n'y a pas

à sortir de là: puisque le nombre des criminels n'augmente pas, il faut qu'on augmente nos traitements.

Le Marchand d'Intrigues

J'ai retrouvé l'autre jour un ancien camarade de collège, perdu de vue depuis longtemps dans la mêlée du *struggle for life,* comme on écrit à Paris. En revoyant ce garçon, qui a rudement profité depuis l'école et qui s'est enrichi d'une moustache point négligeable, je m'intéressai à lui. L'on vit comme ça des années sans se voir puis, un beau matin, on se rencontre, tout surpris d'être restés si longtemps étrangers, et l'on s'étonne de se retrouver l'un l'autre si changés.

Mon camarade était, au collège, tout ce qu'on peut souhaiter de mieux en fait de mauvais élève. La prédiction la plus consolante qu'aît faite à son endroit notre professeur de mathématiques, c'était que lui, le faible en syntaxe, le faible en algèbre, le faible en histoire, le faible en tout finirait en

prison. En le revoyant je me rappelais cela, et il m'intéressait.

—Alors, me dit-il, tu es dans le journalisme?

—On fait ce qu'on peut.

—Sais-tu, reprit-il, que je suis un peu ton confrère?

—Ah! Dans quelle feuille...

—Je n'écris pas dans les journaux, avoua-t-il, modeste; je suis marchand d'intrigues.

—???!

La prophétie du vieux mathématicien se réalisait; le malheureux était sur le chemin du déshonneur; il faisait métier d'espion, ou peut-être pis encore.

Mais il expliqua:

—Je possède un bureau à New-York, et la nature de mes affaires te surprendra si tu n'es pas au courant. J'imagine, j'invente des intrigues que je vends à des romanciers et auteurs de *shorts stories.*

Le gaillard était à croquer... sur une gravure de modes. "Ça paie bien?" m'informais-je poliment.

—Je gagne des tas d'argent. La plus petite intrigue (une partie de tennis qui finit par un mariage) se vend $5; un simple divorce pour incompatibilité d'humour est tarifé $10; quand le divorce est précédé d'une vie commune mouvementée et prononcé après un procès passionnant, c'est pas moins de $20, des fois $25; le mariage d'une riche Américaine avec un Parisien aussi noble qu'endetté ne me rapporte jamais moins de $50, c'est le minimum pour les études de mœurs; l'intrigue sentimentale et judiciaire s'écoule facilement, j'en obtiens parfois jusqu'à $60. La semaine dernière, avant de prendre mes vacances, j'ai vendu un scénario $300. C'était l'histoire d'un jeune homme qui tombait en même temps amoureux et d'aéroplane. Tu en entendras parler. Les forçats et les gens de théâtre sont très faciles à placer, et la demande est grande des femmes incomprises et des petits millionnaires sentimentaux. C'est un bon commerce. En sortant du collège, je plaçais des arbres fruitiers à commission. J'aime mieux ven-

dre des intrigues. Ça paie mieux et c'est moins fatiguant.

—Tu as de l'imagination, je me rappelle qu'au collège, tu avais inventé l'éponge encrée; mais franchement, entre nous, tu dois parfois manquer de sujets... Où les prends-tu?

—Dans les journaux, mon cher. Il n'est pas un banal fait divers dont on ne puisse tirer quelque intrigue de roman ou de conte. Je lis vingt journaux par jour, et si je te disais tantôt que je suis un peu ton confrère, c'est que je possède, comme toi, des ciseaux et un pot à *colles*.

L'Esprit de l'Escalier

On tirait les rois, samedi soir, chez l'ami Quelconque. La petite Mme Quelconque, qui aime bien s'amuser aux dépens des hommes, à l'occasion, découpait le gâteau d'une main avantagée de bagues nombreuses et variées, en débitant les fadaises les plus polies, cependant que ses paupières à demi baissées cachaient mal le sourire malin de ses yeux.

Sans avoir l'air d'y toucher, elle avait glissé dans l'assiette de Flémart le morceau où le pois,emblème de la royauté fugitive, était enfoui.

Si elle n'avait pas voulu laisser au hasard le choix d'un souverain, c'est qu'elle croyait tirer de la situation quelques quarts-d'heure de gaîté — somme toute, elle agissait en parfaite hôtesse.

Ne croyez pas que Flémart soit plus sot que vous ou moi. Non; mais il est timide, timide au point qu'il n'a pas encore pu se résoudre à s'attirer la notoriété dont jouit, une moitié d'avant-midi, le marié. Il est célibataire, et c'était là une qualité très visiblement appréciée par quelques jeunes filles et une veuve remariable, qui lui en trouvaient bien d'autres.

—A qui offrira-t-il la couronne de reine? s'était demandé, amusée d'avance, la petite Mme Quelconque en glissant sournoisement le morceau de gâteau dans l'assiette de Flémart, souriant, empressé, rouge.

La pâte était excellente, la glace très réussie. Flémart mangeait en toute

sécurité, appréciant la supériorité de la pâtisserie domestique sur celle des restaurants, lorsque ses dents gourmandes se refermèrent sur un petit morceau fort dur... Inquiet, il leva les yeux et rencontra le regard moqueur de notre hôtesse. Il se rendit compte qu'il était roi et, tout de suite, entrevit le terrible piège qu'on lui tendait. Comme font d'habitude les natures timides quand elles sont poussées à bout, il prit un parti héroïque. S'étant composé, avec combien d'efforts! une figure indifférente, il noya le pois dans une grosse gorgée de vin rouge, puis l'avala sans sourciller.

Cependant, les convives, qui n'avaient pas eu connaissance de ce petit drame intime, s'observaient. Les dernières miettes du gâteau englouties, il n'y avait, autour de la table, pas plus de roi qu'au Portugal.

Le reste de la soirée manqua d'entrain.

...Flémart, en dégringolant l'escalier, le col de son pardessus de chat sauvage relevé sur son bonnet en mouton de Perse, frissonna à la morsure

du froid et aussi, un peu, à cause de l'inoffensif calembour qu'il faisait, en sortant, pour lui seul:

—Moi, je suis un type dans le genre du petit empereur de Chine: j'ai éludé le pois de la royauté!

Le système du pire.

Un *clergyman* de Cambridge, Mass., prend la défense du dormeur du temple. Il avance un argument simple autant que décisif: Un homme qui sommeille dans son banc n'est pas pire que celui qui reste au lit le dimanche matin.

Quels horizons, ô *clergyman* ingénieux, vous ouvrez à la philosophie!

Tout est relatif, n'est-ce pas? Ainsi, si l'on dit de moi que je suis bon, c'est parce que vous êtes plus mauvais que moi; et votre voisin *n'est pas méchant* pour cette simple raison que vous êtes *pire* que lui. Chaque homme — et toute femme—se crée un idéal de perfection, et en fait un étalon auquel il rapporte et compare tout. Cet idéal de perfection—est-il besoin de le dire?

—c'est soi-même. Alors, vous êtes d'autant meilleur que vous lui ressemblez davantage, et d'autant plus coupable que vous vous en éloignez.

On observe le même phénomène dans le domaine intellectuel: chaque homme estime que vous avez parfaitement raison si vous pensez comme lui, et, à ses yeux, vos torts sont en proportion directe de la distance que vous mettez entre ses idées et les vôtres.

Mais ces principes, vieux comme l'homme, sont aussi faibles et aussi incertains que lui, et aussi simplistes et prudhommesques. Plus rien de tout cela maintenant.

Notre psychologue a compris que l'homme, trop plein d'indulgence pour soi, est tenu, par la loi puissante des compensations, d'être d'autant plus dur envers les autres. Il a saisi aussi que tout être humain, réalisant en soi la perfection qu'il se serait proposée, s'il avait été autre, ne la trouve à aucun degré chez autrui, organisé différemment; et, tout homme en étant là, l'humanité risquait de se mépriser

dans chacun des individus et jusqu'à sa consommation.

Le *clergyman* américain crée un système plus rationnel et, surtout, plus équitable.

Vous éprouvez la démangeaison de juger le prochain; ne le comparez pas à vous, vous le damneriez. Cherchez plutôt un être plus méchant que lui, vous en trouverez sûrement un, et cela vous portera à la mansuétude, à la miséricorde. C'est si simple. Voyez le clair raisonnement du pasteur: Cet homme sommeille pendant le sermon. Je serais tenté de dire que c'est répréhensible. Mais combien de ses frères, dormant la grasse matinée et qui dîneront quand même au réveil, ne sont même pas venus à l'église!...

On trouve toujours pire que le méchant que l'on condamne. Cherchez le pire. Descendez sans cesse l'échelle du bien et du mal. Et si vous découvrez jamais le réprouvé tapi sous le dernier échelon, conservez-le soigneusement; il servira à attester que tous les autres hommes sont meilleurs que lui; c'est-à-dire que tous les hommes sont bons.

Silhouette.

Vous le connaissez; vous l'avez vu partout. Son nom? Il vous échappe, mais sa figure vous est familière comme l'enseigne de la boutique du coin où vous passez quatre fois par jour. Il va, le nez en l'air, et son flair développé par un long entraînement le conduit infailliblement aux endroits où il sera vu. Au théâtre, dans les cortèges funèbres, aux meetings politiques, dans les manifestations patriotiques, on le voit toujours en avant, préoccupé, affairé, indispensable, comme s'il était l'auteur de la pièce ou le plus proche parent du mort, l'orateur principal, un important délégué. A force de se montrer partout où il y a foule, il se fait remarquer, le public s'habitue à lui, au point que beaucoup de gens finissent par le saluer dans la rue et lui parler sur la place publique. Son nom? Ils ne le savent, et ils ne se rappellent plus où ils ont fait sa connaissance. Il a la voix forte, assurée, persuasive. Il n'ouvre la bouche qu'à bon escient: quand il est entouré et que ses voisins font silence. Alors, il

règle en mots décisifs les questions du jour. S'il s'agit de matières importantes, il cite la meilleure autorité dans l'occurrence : un ministre, l'archevêque ou autre personnage qui n'est pas là pour le démentir; il rapporte les propos familiers qu'il a échangés avec eux, et les bonnes gens sont ébahis de rencontrer un petit monsieur si jeune et déjà intime avec les grands, dont il remplace familièrement les titres ou le nom de monsieur par un affectueux et intime *le père*. Parle-t-il du gouvernement, d'un parti politique, d'un club, il dit tout simplement *nous* ou *nous autres*, et chacun comprend qu'il *en est*. Son nom? On l'a oublié depuis longtemps, mais qu'importe! On le saurait que cela n'augmenterait aucunement sa popularité. D'ailleurs, a-t-on besoin de son influence, de son avis, on sait où le prendre. Son adresse est nulle part, parce qu'il est partout; il est attaché à tous les hommes connus qui se hasardent en public, et il leur prodigue très ostensiblement force conseils. Il exerce un obscur métier et ses clients seuls connaissent son nom. Sa besogne faite, il se pré-

cipite dans le domaine public, où il perd le nom de l'auteur de ses jours. On l'appelle *Chose,* et cette désignation, quand elle lui est appliquée, prend tout de suite une valeur inattendue. Il raconte, sans qu'on l'en prie bien longtemps, les étonnantes aventures dont il a été le héros et il invoque à l'appui de son récit le témoignage d'hommes si respectables qu'il serait malhonnête de contester même le moindre détail de ce qu'il rapporte avec un scrupuleux souci de l'exactitude circonstanciée. D'ailleurs, personne ne serait assez cruel pour le désabuser: du jour où il ne croirait plus à ce qu'il invente sa santé serait compromise, car c'est là l'illusion qui alimente sa vie creuse. C'est un merveilleux improvisateur; la première version de ce qui lui est arrivé, et qui n'est déjà pas si mauvaise, est bientôt suivie d'éditions successives considérablement augmentées, et il croit d'autant plus énergiquement à la vérité de ses propos qu'il est seul à y croire. Son nom, qui vous échappe, mais que vous connaissez bien—c'est l'Imbécile.

En ce temps-là.

En ce temps-là, on venait de liquider le tribunal de La Haye, dont on n'avait d'ailleurs pas plus besoin que d'armements. La guerre était chose morte, lointaine, un mot que la pudeur de la génération nouvelle avait éliminé du vocabulaire et auquel on ne pensait jamais sans rougir un peu de ses ancêtres. Le terme *Expansion coloniale* avait aussi perdu tout sens concret; on avait partagé la terre entre les puissances, proportionnellement au chiffre de leur population et à leurs possibilités d'accroissement.

La rue offrait souvent le spectacle de deux ennemis se serrant la main; les adversaires avaient du respect les uns pour les autres; on voyait des confrères, voire des collègues s'estimer; que dis-je, on assurait que des hommes aimaient leurs propres frères.

Mon étonnement n'avait pas plus de borne que la bonté universelle: dans certains pays, on respectait les femmes et les enfants; on vénérait les vieillards, même s'ils étaient ses père et mère. Les seules querelles dont on

eut vent, au sein des familles, s'élevaient au sujet du partage des biens: chacun voulait avoir la plus petite part; mais l'autorité du chef intervenait et les enfants, sensibles à une douce violence, cessaient leurs combats de générosité.

...Non, un second déluge n'avait pas renouvelé la face de la terre et le Christ n'était pas revenu, mais quelqu'un avait retrouvé par hasard, en cherchant autre chose, une très vieille maxime, oubliée comme l'étaient les noms des bienfaiteurs, et l'avait répandue parmi les hommes. Cette maxime, c'était: *Aimez-vous les uns les autres.*

Le revers de l'or.

Les dépêches racontent qu'à Bar Harbor, Maine (Etats-Unis), on promène dans une cage d'acier fermée à triple tour, cadenassée à l'aide de toutes les ressources de la serrurerie moderne, Vinson McLean, "bébé de cent millions de dollars", comme le désigne la presse américaine.

Ce petit que l'or, en guise de maillots, a enserré dans ses mailles, est la proie sur qui s'apprêtent à fondre tous les voleurs d'enfants. Il est aussi malheureux que s'il était déjà l'otage de ceux-ci, puisque ses parents n'ont pu lui donner pour berceau qu'une prison. Des bandits ont fait, l'autre jour, une tentative d'enlèvement: l'enfant d'un millionnaire, cela peut être une source de revenus, cela représente en quelque sorte un titre de rente toujours à la hausse...

Ce fait divers est un symbole, un vaste symbole comme en offre souvent la vie à ceux qui savent la regarder, et que la littérature serait impuissante à créer. Comment démontrer d'une

manière plus saisissante la tyrannie des richesses,—le revers de l'or?

La gamin pauvre se roule sur l'herbe, boit au ruisseau, chasse les papillons, fait des pâtés avec de la boue; il va et vient, court, saute, danse, il vit. Mais l'enfant aux cent millions, lui, on le promène dans une cage d'acier, entre deux gardes du corps.

Console-toi, petit: chacun sa part. Le bambin à la culotte rapiécée et retrouée, qui pétrit la terre au bord de la route, loge dans cette affreuse maison, là-bas, tandis que toi, tu habites un château. Il aura ce soir bon appétit, mais à quoi bon? puisqu'il ne mangera qu'une épaisse soupe à l'oignon et des viandes inquiétantes; toi, si tu n'as pas faim, tu t'assoieras du moins devant une table luxueuse et abondamment servie. Lui, il prend ses ébats librement: les prairies, la rivière, les bois, tout semble lui appartenir; mais, songe donc que la cage dans laquelle on te met chaque matin, pour t'amener à la promenade, a coûté plus cher que la maison où il couche.

Et plus tard, quand vous serez grands tous les deux, ce petit qui te

regarde avec des yeux étonnés sera ouvrier. Sa journée faite, il se reposera parmi les siens, sans tracas ni soucis; toi, tu n'auras guère le loisir de reposer ta tête pleine de préoccupations, d'affaires, mais tu possèderas une fortune incalculable, et tout ce que la civilisation a imaginé pour satisfaire les sens et flatter les instincts, tu l'auras. Et quand, revenu de tout, repu, blasé, tu réclameras autre chose, du nouveau, on inventera pour t'amuser des machines étonnantes... dans le genre de la cage d'acier, par exemple.

Puis, vous mourrez. On jettera la mince dépouille du pauvre dans une fosse étroite et peu profonde,et quand, l'autome, la terre sera trempée,la pluie filtrera jusque sur "sa dernière chemise" en bois blanc; une femme lamentable et des enfants vêtus d'un noir douteux apporteront sur le tertre ignoré des fleurs de quatre sous et des prières, verseront des larmes. Mais toi, ton somptueux cadavre sera glissé dans un cercueil de métal qu'on déposera dans un caveau splendide, plus beau que l'église où l'ouvrier allait prier le dimanche... Et les cochers

de fiacre viendront faire voir ton urne aux touristes et leur en diront le coût.

Cependant, vos âmes, nues toutes les deux, connaîtront l'égalité.

Petite buffonnerie.

C'est durant le trimestre décembre-janvier-février — mais plutôt en janvier et surtout en février—que les incendies sont le plus fréquents à Montréal. Et le feu semble se déclarer plus volontiers dans les établissements de commerce que n'importe où ailleurs.

Ce sont là deux choses connues, acquises: l'époque et les lieux où *l'élément destructeur,* comme on dit pour éviter les répétions, fait de préférence ses ravages. Grâce à ces données précises, la Commission des incendies n'a pas tardé à découvrir la cause déterminante des sinistres qui, avec une inextinguible ardeur, éprouvent si cruellement les compagnies d'assurances. Elle institue des enquêtes où même les témoins les plus réfractaires à l'anecdote sont invités à raconter ce

qu'ils savent. Inutile d'essayer d'étouffer l'affaire, ou de se faire souffler par son avocat; s'il y a mèche, elle est bientôt éventée. Car le commissaire est un malin, il a un esprit qui pétille, étincelle, et gare à celui qui veut rejeter la vérité au puits: il lui en cuira! Plus d'un témoin, qui a été échaudé par le commissaire, craint l'eau froide que celui-ci jette à pleine bouche sur les histoires les mieux échafaudées.

On n'y va pas par quatre chemins; on pose directement la question au pauvre commerçant incendié:

—Qui a mis le feu chez vous?

Et le pauvre commerçant incendié répond franchement au commissaire:

—C'est les rats.

Le commissaire, parfois, se prend à douter; pourtant, si ce n'était pas les rats...

Pour dissiper ou justifier ce doute affreux, le commissaire se mit à l'étude de l'histoire naturelle.

Ni Buffon ni personne autre ne dit que ces *mammifères rongeurs, de la tribu des murinés, comprenant cent*

soixante espèces, éprouvent, durant la saison froide, le besoin de s'assimiler du phosphore.

Le commissaire est dans une perplexité folle. Par bonheur, un savant naturaliste israélite, exerçant autrefois l'honnête métier de taxidermiste, qui a dû, à la suite d'un ruineux incendit, *se mettre dans les affaires d'immeubles,* le tire d'embarras: "Sans doute, lui dit-il, Buffon était un grand savant, mais il ne vint jamais au Canada. Ses études d'après nature sont parfaites, je ne le contredis point; mais il faut s'entendre. Il a peint avec une vivante exactitude les rongeurs de son époque et de son pays; mais il n'a pas pu prévoir le rat canadien de 1912.

"Les habitudes des animaux évoluent tout comme celles des gens, il ne faut pas oublier cela, M. le commissaire; et, puisque les rats mangent nos restes, leur régime alimentaire s'est donc modifié en même temps que le nôtre. Or, les changements apportés dans notre nourriture sont cause que nous nous anémions, n'est-ce pas? Eh bien, les rongeurs s'anémient pareille-

ment. Nous, nous allons voir un médecin qui nous prescrit un tonique; eux, qui ne consultent pas de docteur, ont un instinct sûr, celui de la conservation, qui les engage à absorber un reconstituant: du phosphore, M. le commissaire, du phosphore!

"Tenez, quand je possèdais mon établissement de taxidermie—que je regrette tant!—j'avais beaucoup de déchets animaux et, naturellement, cela attirait les rats. Souvent, quand je travaillais le soir, ces petits effrontés venaient gober les retailles jusqu'à mes pieds. J'ignorais qu'ils feraient un jour, ou plutôt une nuit, ma ruine, et je m'amusais parfois à les observer. Croiriez-vous qu'une fois, M. le commissaire, j'en surpris un, couché sur le dos et serrant avec ses pattes, contre son ventre pâle, mon porte-allumettes, alors qu'un compagnon, ayant pris sa queue en bouche, le traînait tranquillement vers leur trou?

"Comme bien vous pensez, je leur arrachai mon porte allumettes, croyant que, trompés par son apparence, ils l'avaient pris pour une boîte de con-

serves. Hélas! je sus bientôt, à mes dépens, que les maudits rats ne s'abusaient pas du tout et qu'ils portaient d'urgence, cette nuit-là, du phosphore à quelque frère malade.

"Vous comprenez, M. le commissaire, à la fin d'une année et au commencement de l'autre, on travaille tard dans les magasins; c'est l'époque des inventaires; les comptables fument, et ils laissent parfois des allumettes sur les pupîtres, sur les caisses. D'autre part, l'hiver est précisément l'époque où les rongeurs s'anémient: le froid, la rareté des débris de fruits et de légumes... C'est clair, n'est-ce pas, M. le commissaire?

—C'est bien vrai!

A propos de greffe

M. le docteur Magitot,

Académie des Sciences, Paris,

Cher docteur,

Je vois dans les journaux que vous avez mené à bien l'autre jour, à l'Académie des Sciences, une opération étonnante. Un homme, ayant reçu à la figure de la chaux vive, perdait un œil. Il vous fut amené. D'un scalpel audacieux vous lui coupâtes la cornée. Un homme de cœur se trouvait auprès de vous qui, appliquant à rebours la peine du talion, offrit son œil pour remplacer celui de son frère. Infatigable, vous amputâtes cette seconde cornée et vous la greffâtes dans l'orbite de la victime. Celle-ci, assurent les journaux, jouit maintenant d'une vue dont la puissance est d'environ le dixième de l'intensité visuelle ordinaire.

Sans doute, cher docteur, c'est du bon et bel ouvrage que vous avez fait là. Je vous avouerai qu'en pratique je serais bien empêché d'en faire au-

tant; cependant, si vous permettez, j'ajouterai que je possède en matière de greffe animale ou, si vous préférez, humaine, une théorie qui, ce semble, peut se défendre.

J'admets volontiers qu'il est déjà admirable que l'on puisse, pour réparer un homme, faire usage des abatis d'un autre homme; mais vous améliorez peu ou prou une personne abîmée en lui incorporant—c'est le cas de le dire—un membre ou un organe ayant appartenu à une autre, tout au plus la remettez-vous en état de vieux neuf. Alors, dites, ne serait-ce pas plus admirable si, en faisant la réfection d'un être, vous donniez à la partie opérée une plus grande vitalité qu'elle n'avait avant d'être endommagée?

Tenez, docteur, un exemple: Si, au lieu de greffer à votre patient une cornée humaine, vous lui eussiez incrusté dans l'orbite un œil de chat, qu'est-ce qui serait arrivé? Il serait arrivé ceci que votre client aurait pu désormais, sans frotter une allumette, voir l'heure la nuit. Et voilà. C'est aussi simple

que le cocotier, lequel, pourtant, assure Zamacoïs, ne fut inventé qu'en l'an 1492 de notre ère.

Et songez donc, cher docteur, quel bienfait serait la diffusion de ma théorie que j'appellerai sans hésiter: *l'amélioration de l'espèce humaine par la greffe animale.*

Concevez-vous le progrès qu'aura réalisé l'humanité le jour où, ayant vidé proprement le thorax et la tête des hommes, on placera là un cœur de chien, ici un cerveau de renard?

Agréez, cher docteur, l'expression de ma haute considération.

L'antibruit

Ce que c'est que le progrès!

Après Pythagore, qui le premier s'avisa de mesurer l'intensité du son ; après Bacon et Galilée, qui posèrent les bases de l'acoustique; après Newton, qui établit la théorie de la transmission du son; après Edison et Bell, qui inventèrent le phonographe et le téléphone, on s'imaginait que la science n'avait plus rien à dire.

Mais un négociant parisien avisé vient de lancer un ingénieux appareil consistant en une petite boule d'ivoire qu'on se glisse dans l'oreille afin d'atténuer le bruit, et qu'il a appelé d'un nom qui dit tout de suite ce que c'est: l'antibruit.

Le succès de cette invention est certain. Chacun voudra avoir son antibruit; on le trouvera dans toutes les oreilles.

Au concert où il est indispensable d'être vu—ma chère!—; dans des banquets où des messieurs, raisonnables par ailleurs, éprouvent, après avoir mangé du veau, un irrésistible besoin de parler; dans les soirées où, sous prétexte d'écouter chanter M. Toulemonde, on cause, bavarde, papote, potine, et dans combien d'autres endroits encore dont je ne me souviens pas et où nous allons tous, les petites boules d'ivoire épargneront au nerf auditif de cruelles tensions.

Sans compter que cet objet sera indispensable pendant ce qu'on appelle les luttes électorales: l'électeur comprend qu'il ne peut faire taire son dé-

puté puisqu'il le paie précisément pour parler; mais l'idéal serait de concilier le devoir de celui-ci avec l'agrément de celui-là. Que le député parle, soit! puisque c'est son métier; mais qu'il ne contraigne personne à l'écouter. D'ailleurs, les journaux sont aujourd'hui si répandus, leurs comptes rendus tellements complets et leurs interviews si bien imaginées qu'on ne peut plus justifier l'existence du discours en public.

Quoiqu'il en soit, la civilisation, qui s'est déjà fourré le doigt dans l'œil, se glisse maintenant des boules d'ivoire dans les oreilles; bientôt elle se mettra un baîllon sur la bouche et ce sera très bien, car quand les hommes parleront moins, ils s'entendront sans doute beaucoup mieux.

Le froid

C'est un joyeux luron: il se hâte d'arriver pour *le temps des fêtes* puis, le carnaval fini, quand s'étire le carême, il disparaît petit à petit. Quelquefois, il arrive hors saison (histoire de voir un peu ce qui se passe quand il n'est pas là). Mais il ne demeure point: il fait trop chaud pour lui.

Il est même un peu polisson,je crois. Il souffle à l'oreille des passantes des choses qui les font rougir. Rentrées chez elle, elles verrouillent bien leurs portes, et, de crainte qu'il ne s'insinue, l'indiscret, par les étroites fentes des châssis, calfeutrent les fenêtres. Malgré toutes ces précautions, on constate toujours sa présence dans la maison, et surtout—l'effronté!—dans la chambre à coucher.

Par bonheur, l'industrie humaine a inventé, pour le combattre, un merveilleux engin dont les flancs de fonte renferment le feu de l'enfer. Il ne se tient pas pour battu, cependant, il descend par la cheminée jusqu'au foyer

ardent et vient *manger* le charbon qu'y entasse un diablotin au corp noir et au front rouge et suant.

Très vexé de ce que les gens lui fassent si froide mine, le froid se venge terriblement sur toutes les choses laissées à sa portée. D'un seul coup d'aile, il fêle le pavé comme porcelaine; puisqu'on le chasse de la maison, il pose sur les vitres une épaisse patine afin que les prisonniers qu'il a faits ne voient pas dans la rue, son domaine; mord les branches, dans l'espoir que, l'hiver fini, des bougeons n'y reparaîtront plus; attaque l'écorce des érables afin que les hommes n'en puissent plus tirer du sirop et du sucre; il essaie même de congeler, de la surface au fond, les cours d'eau où l'on s'abreuve: comme il chasse tous les oiseaux, sauf le moineau qui n'est pas comestible, il se croit de force à atteindre les poissons, mais eux s'en soucient comme d'une pomme et continuent d'évoluer dans leurs bocaux où il ne parvient qu'à poser un toit de cristal; il tente même de tuer la terre nourricière, mais la neige l'enveloppe d'une

chaude tunique d'hermine. Parfois, cependant, il remporte sur elle des victoires: quand il sévit avec une trop grande rigueur, la pauvre petite neige frissonnante n'ose pas tomber, elle reste en suspens, dans les nuages, grelotte autour de la lune.

Des jeunes gens, par bravade, défient le froid. Ils se livrent à des sports d'hiver. Sous une cuirasse de laine souple, ils luttent bien quelque temps, mais finissent par s'avouer vaincus: ils ont beau ne pas avoir froid aux yeux, un moment arrive, infailliblement, où ils se sentent mordus au menton, au nez, aux oreilles, où ils ont froid dans le dos. Alors, ils se blottissent contre la braise pour se débarrasser de leur vainqueur; quelques-uns vont même jusqu'à absorber un poison lent qu'ils appellent *whisky*.

Pendant de longs mois, il faut le subir. Il n'a qu'un maître: le soleil du printemps, friand de la rosée aux gouttes d'eau bénite qui font fuir le diable de froid!

C'est le printemps

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire: c'est le printemps. Vous ne vous en seriez pas douté? Eh bien, ça vous apprendra à ne pas lire les almanachs!...

Le soleil, quoiqu'il ait refusé de se lever hier, est arrivé, à 6 heures 24 du soir, "au point d'intersection de l'écliptique et de l'équateur"; en termes plus imagés: il est entré dans le signe du Bélier. Décidément, c'est le printemps.

Poète, prends ton luth et me donne
[un brasier.

Improvise une ode à la gloire de Flore, dont les pleurs argentent le gazon qu'elles *mouillent.* Voici que pour te fournir une rime en *ouillent,* les oiseaux *gazouillent.* Les *caresses* du soleil éveilleront en ton cœur des *tendresses,* et cela fera très bien au bout de la ligne; si la chaleur de Phébus t'est *douce,* va te rouler sur la *mousse,* qui verdit et qui rime. Au firmament voltige une diaphane *gaze,* et cela te permet de faire sortir de son étable

d'or, *Pégase.* Pique-lui les flancs avec les étriers de ton inspiration: Les buissons sont, à la ligne, pleins de chansons; les *oiseaux* se perchent sur les *roseaux;* le gazon *vert* appelle sur lui la fraîcheur de *l'air.* Allons, à l'œuvre! Au restaurant du coin, un garçon défraîchi te servira du "café d'orge" dans une tasse dentelée. Qu'importe! A la fin de ton ultime vers, la *Poésie* atteste que c'est une coupe *d'ambroisie.*

Pour moi que le renouveau a gratifié d'un rhume de cerveau, le dos au calorifère éteint, je m'efforcerai, en lisant tes vers que je ne comprendrai point, de me chauffer en imagination.

De la pluie

Si, une fois dans votre vie, vous commettez un acte répréhensible, vous êtes classé; accompliriez-vous par la suite mille bonnes actions, on oubliera celles-ci pour ne se rappeler que celui-là, et vous *jouirez* à jamais de la plus détestable réputation.

Ainsi en est-il des éléments. La première fois que la pluie s'est mise en évidence, c'était à l'occasion du déluge; eh bien, depuis ce temps-là, jamais quelqu'un a autant fait parler de soi. Vous présentez deux personnes l'une à l'autre. Avant même que de médire du prochain, elles se mettent à tomber sur la pluie, qui se venge bien en tombant sur elles à la prochaine occasion. Elle s'est si souvent et parfois si cruellement vengée de cette façon, que ceux qui la débinent ne laissent pas que de la craindre; c'est pourquoi, quand ils veulent reconnaître que quelqu'un est puissant, ils disent: Il fait la pluie et le beau temps.

Ceux qui ne savent plus causer et pour qui c'est un supplice de rester à la maison disent sans cesse: Ennuyeux

comme la pluie; une autre espèce de grognons, qui ne conçoivent le repos que dans la course effrénée sur les routes, assurent que "petite pluie abat grand vent" et affirment avec un réconfortant optimisme: Après la pluie, le beau temps.

A la campagne, le cultivateur ne s'interrompt d'appeler la pluie que pour prier afin qu'elle cesse.

On a grand tort de ne pas aimer la pluie, car elle concourt, comme tous les éléments, à notre bonheur: elle est l'ombre au tableau, qui fait aimer le soleil. Si le mauvais temps n'existait pas il n'y aurait pas non de beau temps, parce qu'on ne dit que le temps est beau que parce qu'il est parfois mauvais. Et puis, songez bien qu'on ne connaîtrait pas la joie d'être à l'abri quand le prochain se fait mouiller. Et ce serait autant de tari dans la source de nos petits bonheurs.

Si ces raisons ne parviennent pas à vous faire aimer la pluie, ou du moins à vous la faire supporter avec résignation, sachez qu'il est des pays à côté desquels le nôtre est sec comme le Sa-

hara. A Cherrapunji, en Asie, il ne tombe jamais moins, chaque année, que quatre cent cinquante pouces de pluie. Ce petit déluge annuel est véritablement une consolation pour tout le monde, car le cœur humain est ainsi fait que rien n'allège autant son malheur que de savoir que d'autres souffrent plus que lui.

Chinoiserie

La Chine s'impose aujourd'hui à l'attention de l'univers. Un *quatre-vingt-neuf* chinois, bien que prévu par quelques écrivains, semblait une chose tellement extraordinaire, si énorme, que personne n'en admettait même la vraisemblance. Les Chinois réclament une constitution, la république, et ils tournent contre une dynastie qu'on aurait cru éternelle tant elle remontait loin dans les âges, des fusils fratricides.

Les coups de feu éclatant subitement ont été longuement préparés, personne n'en doute maintenant, par le jeu des opinions, et la rvolution

n'est pas autre chose que l'aboutissement d'une longue évolution dans les idées.

Si les races blanches n'ont pas tenu compte des opinions des Jaunes, et ont à peine soupçonné chez eux une évolution intellectuelle, c'est qu'elles se sont entièrement désintéressées de ce pays lointain et de ce peuple des fils du Ciel, aussi nombreux que les grains de sable de la mer.

Quand on veut parler d'une chose bizarre, baroque, à rebours, incompréhensible, on appelle cela un casse-tête chinois, une chinoiserie. Et c'était jusqu'à ces derniers temps la seule façon dont on parlât de la patrie de Confucius.

L'on a fini par adopter cette convention et l'opinion s'est formée que les Chinois ont une mentalité biscornue et font tout en dépit du bon sens. Rien n'est plus faux, cependant, et plus injuste.

La sagesse chinoise est aussi haute que celle de n'importe quel pays, la pensée est aussi féconde là-bas que n'importe où ailleurs, et le ridicule

n'est pas plus dans le Chinois qu'en nous-mêmes. Tout est relatif et dépend du point de vue de chacun. Il est certain que, par exemple, vous, monsieur, qui prisez si fort votre élégance et qui vous gaussez volontiers de la tresse et de l'accoutrement du Chinois qui blanchit vos chemises,vous semblez à celui-ci au moins aussi grotesque qu'il apparaît lui-même à vos yeux.

Celui-là est heureux qui connaît son bonheur, dit un proverbe chinois. Et aucune race n'a jamais rien trouvé de plus clair ni de plus vrai, de plus précis.

Voici encore une pensée chinoise, belle de métaphores, d'une grande exactitude et pleine d'enseignement : *Quand le sabre est rouillé, la charrue reluisante, les prisons vides, les greniers pleins, les escaliers des temples usés et ceux des tribunaux couverts d'herbe, quand les médecins vont à pied, les boulangers à cheval et les lettrés en voiture, l'empire est bien gouverné.*

La paix, l'agriculture, la moralité publique, l'abondance, la religion, la concorde, la santé, la prospérité matérielle et intellectuelle: ne voilà-t-il pas, en cinq lignes qui sont autant d'images, l'idéal où devrait tendre un pays? C'est là, en un court paragraphe, un chef-d'œuvre que n'égalent pas les gros *in-folios* de tous les théoriciens de la république de demain. Chinoiseries, n'est-ce pas?

Un humoriste écrivait: *L'empereur de Chine emploie dix hommes pour tenir son parapluie. On n'a jamais pu le lui emprunter.*

Peut-être, sous la forme plaisante, se cache-t-il un symbole: L'empereur de Chine est tellement puissant que nul ne pourra jamais ébranler son trône, et son pouvoir s'exerce jusque sur les moindres objets dont il daigne faire usage.

Quoi qu'il en soit, les révolutionnaires chinois sont en train de s'emparer du parapluie de l'empereur, et de bien d'autres choses encore.

La cause de l'événement incroyable qui ensanglante actuellement la terre

jaune est peut-être en ceci que les conditions sont tout le contraire de ce que les aurait voulues la sagesse populaire: *Le sabre est reluisant et la charrue rouillée, les prisons pleines, les greniers vides, les escaliers des temples couverts d'herbe et ceux des tribunaux usés, les médecins vont en voiture et les boulangers et les lettrés cheminent à pied.*

Les droits du chien

M. le juge Morson, de Toronto, a la passion, la maladie, la rage de la tradition judiciaire.

L'autre jour, l'un de ses administrés réclamait vingt dollars de dommages-intérêts à un monsieur dont le chien avait, d'un coup de dents, fait dans son paletot un trou (montrant du doigt la tête ahurie du greffier) grand comme ça.

M. le juge Morson, qui est consciencieux, prit la cause *en délibéré,* selon l'expression d'usage, et fouilla de vieux textes, à la recherche de précédents. Un juge qui veut bien s'en don-

ner la peine trouve toujours des précédents, car chaque jugement, empreint d'un caractère d'infaillibilité, fait autorité. M. le juge Morson en trouva, dans les lois anglais, de délicieux.

Autrefois, en Angleterre, c'était un luxe que d'avoir un chien, et seul l'Anglais riche ou titré en possédait un. Or, cet animal intelligent, fier d'appartenir à l'élite, n'avait que mépris pour le manant et son mépris, pour un oui pour un non, se manifestait de façon tangible et cuisante sur la personne du rustre. Quand celui-ci pouvait démontrer qu'un chien avait porté atteinte à l'intégralité de son individu, il réclamait une indemnité devant le tribunal. Mais, comme la justice a toujours été rendue par l'élite, ces messieurs du tribunal avaient trouvé un moyen ingénieux de protéger leurs amis pourvus de chiens contre la plèbe qui n'en avait pas, en décrétant qu'un chien a droit à une première bouchée.

Si ce n'est que le premier pas qui coûte, la première morsure ne coûtait

rien alors à l'amateur de chiens qui avait négligé de museler le sien. Donnait-il un second coup de dent dans quelqu'un, le tribunal accordait des dommages, mais la première bouchée était *non avenue*. C'était le bon temps.

Mais depuis, l'aristocratie baissant et la plèbe montant, toutes deux se sont rencontrées au milieu de l'échelle sociale, et le prolétaire de nos jours entend bien qu'on respecte son mollet et son paletot autant que ceux, plus gras ou plus riche, du financier.

Les droits du chien ont été abolis, du moins dans la pratique, mais ils subsistent néanmoins dans les textes explorés par M. le juge Morson, lequel les a revendiqués hautement et a renvoyé le plaignant avec dépens.

Si le pauvre homme qui s'est fait arracher une basque de son vêtement avait connu ces prescriptions vétustes mais toujours en vigueur, il aurait pu rendre sa cause excellente en incitant le chien à prendre une seconde bouchée. Que ne tendait-il l'autre... joue!

La laveuse moderne

Après beaucoup de pas et démarches, courses à pied et en tramway, de communications par téléphone et de lettres expédiées à des destinataires problématiques, aux adresses plus que douteuses, Mme Ménard accueillit l'autre après-midi son mari avec l'expression la plus parfaite du bonheur conquis au prix de pénibles efforts. Si elle avait su le grec et connu Archimède, Mme Ménard se fut volontiers écriée: "Eureka!..." Mais, comme Mme Ménard n'avait jamais entendu parler grec ni d'Archimède, elle se borna à crier à son mari, quand il pénétra dans la chambre:

—Euphraste, j'ai trouvé une laveuse!...

Tout ému, Euphraste s'approcha, enlaça sa femme Euphrasie, et, dans les bras l'un de l'autre, ils versèrent quelques conjugales larmes de joie.

—Mais, dit soudain Euphrasie, en se dégageant vivement de l'étreinte maritale, il est cinq heures et demie, et la laveuse doit être ici à six heures. Pas de temps à perdre!

Et tous deux se mirent en frais de préparer la chambre. On balaya le tapis, épousseta les meubles et les boiseries, on alluma les trois becs de gaz du lustre en verre tricolore. Et Mme Ménard fit du café frais, tandis que Ménard, empressé, mit dans les deux vases, sur la cheminée, des lis aux pétales en toile cirée.

Tout était prêt.

Cependant que la pendule marquait avec ses aiguilles d'or sept heures moins le quart, la laveuse n'était pas encore arrivée. A chaque coup de sonnette, le cœur des époux avait battu à faux. Et l'attente creusait les estomacs.

Enfin, elle vint.

Il y eut d'abord un pénible quiproquo. La laveuse était si bien mise — certainement aussi bien que Mme Ménard elle-même—que celle-ci la prit pour la dame du second, veuve d'un ancien chiffonnier en retraite.

La laveuse, flattée, sourit avec grâce et aisance, et expliqua qu'elle n'avait pas travaillé ce jour-là, et qu'étant allée *faire un tour dans l'ouest,* elle *s'était mise sur son trente-six.*

Mme Ménard vanta son jabot, et la conversation roula quelque temps sur les dentelles.

On aborda enfin la question linge sale... On se sentait si bien en famille, après la communion de goûts que les deux femmes s'étaient découverte!

—C'est soixante-quinze cents la douzaine, madame... Certainement que les mouchoirs comptent dans la douzaine... Vous comprenez, on se rattrape sur les mouchoirs... C'est cher? Mais, ma chère dame, la vie a tellement augmenté. Savez-vous qu'on paie un tout petit poulet soixante-quinze cents, au jour d'aujourd'hui?

—Oui? Nous, nous n'en mangeons pas, avoua Mme Ménard, à sa courte honte.

—Et le vin n'est pas abordable, ma chère dame! J'ai ma fille qui est artiste: elle joue aux *Nouveautés-Nouvelles.* Le dimanche elle amène dîner des camarades—vous savez, des messieurs qui jouent avec elle—des Français qui sont habitués au vin, et ça coûte cher, je vous assure.

—Cependant...

—Ma chère dame, la plus petite plume coûte tout de suite une piastre. Comment voulez-vous qu'on vive? A moins de soixante-quinze cents, y a pas moyen. Faut bien qu'on s'habille, puis qu'on mange un peu: nous autres, pauvres gens, on a rien que ce plaisir-là.

—Il y aurait peut-être moyen de s'arranger, intervint Ménard.

—J'demande pas mieux, mon cher monsieur. J'vous assure que j'ai besoin: la vie est si chère...

—Bien, proposa Ménard, apportez-nous votre linge: pour ce prix-là, ma femme le lavera.

La laveuse se leva et sortit en faisant claquer la porte. On l'entendit dans l'escalier qui gloussait: "C'monde-là!... C'est même pas capable de payer pour faire laver leur linge, puis ça se mêle d'insulter les gens; ça veut se moquer des autres!...

Recorder, vous avez raison

Il y avait une fois un sourd-muet nommé Proulx qui vendait des cordons de souliers.

Henri Proulx, qui était privé de la parole et de l'ouïe—on ne ne peut pas tout avoir, comme on dit—ne possédait pas un pécule. Quoique muet, ou bien parce que muet, il aurait pu se faire élire député, peut-être, mais il était sans le sou et, comme l'assurait un grand politique, les élections ne se font pas avec des prières.

Proulx, donc, vendait des lacets de bottines. Il se trouve, je parierais, des gens chez qui le sens moral atrophié ne conçoît pas toute la gravité de ce délit; des êtres qui, relativement honnêtes par ailleurs, ne se doutent pas que le cas a été prévu par une administration soucieuse de sauvegarder la probité et les bonnes mœurs—Plaignons-les! Mais, aussi vrai qu'il y avait autrefois des juges à Berlin,nous avons des recorders.

Or, l'autre jour, comme Proulx exerçait effrontément, en plein soleil, son

honteux négoce, deux agents de la paix, n'écoutant que leur courage, l'appréhendèrent.

Soit qu'il fût flatté de se promener bras-dessus, bras-dessous avec des messieurs si bien mis, soit—et c'est plutôt l'avis de monsieur Prud'homme —parce qu'il était sourd-muet, le prévenu se laissa écrouer sans souffler mot.

Hier matin il comparaissait devant le recorder Weir pour répondre (c'est une façon de parler...) à l'infâmante accusation d'avoir vendu, sans patente, des cordons de bottines.

Comme il n'entend pas plus qu'il ne parle, et comme il ne sait pas lire, on serait au premier abord tenté de l'excuser, du moins dans une certaine mesure, d'ignorer les règlements. Mais, braves gens que votre sensiblerie porte à une coupable mansuétude, est-ce la faute des arrêtés municipaux si Proulx n'a pas appris à lire? Ou celle du recorder Weir s'il est sourd-muet? Eh bien, alors?

La cause s'est instruite congruement. Pas de défense possible. On avait vu Henri Proulx vendre des lacets de bot-

tines dans la rue et quand les agents lui avaient demandé de faire voir son *papier,* il avait fait le muet—gros malin, va!

"Dix piastres ou deux mois", a prononcé, de la voix douce qu'a chansonnée Numa Blès, le recorder Weir. Et Proulx n'a pas protesté. S'il a compris, il a dû être flatté de ce qu'on lui fît l'honneur de le supposer porteur d'une telle somme.

Il a été déposé dans l'omnibus municipal et conduit en prison, où il aura le temps de réfléchir aux inconvénients que présente, surtout pour un sourd-muet, l'état d'indigence; mais peut-être ne comprend-il encore rien à tout cela.

En tous cas, rassurez-vous, M. le recorder, car les muets, comme les absents, ont toujours tort, et vous, si l'on en croit la chanson, "Recorder, vous avez raison".

L'Orgueil

Le *Titanic* était le plus gros, le plus somptueux, le plus majestueux des paquebots transatlantiques. La compagnie annonçait avec gloire le prix qu'il avait coûté, et elle offrait à l'admiration du monde les photographies de tout le luxe qu'elle y avait accumulé.

Avant de le lancer sur la mer, on avait rempli les journaux de son nom, emprunté aux fils du Ciel et de la Terre qui, en révolte contre les dieux, tentèrent, en entassant montagne sur montagne, d'escalader le ciel.

Le *Titanic,* étant le plus gros, le plus somptueux, le plus majestueux, on voulut qu'il fût aussi le plus rapide.

L'endroit où il se trouvait, particulièrement à cette époque-ci de l'année, est dangereux. Le dimanche 14 avril, la station hydrographique de Washington enregistrait la dépêche suivante: "Paquebot allemand *Amerika* fait rapport par radio-télégraphe du passage de deux vastes icebergs à la latitude 41.27 et à la longitude 50.08. —*Titanic*".

Et cependant, le soir même, le *Titanic* allait se broyer, se fracasser contre une montagne de glace, à la latitude 44.46 et à la longitude 50.14.

Mais qu'importe! Il fallait avant tout, à tout prix, battre les records de vitesse. Le quartier-maître J.-H. Moody rapporte que la direction avait ordonné de lancer le paquebot à toute vapeur, et il filait à 21 noeuds. Et le colonel Gracie assure qu'en dépit de la présence révélée des icebergs, le commandant du *Titanic* ne donna pas l'ordre de ralentir. On avait fait 546 milles durant les dernières vingt-quatre heures, et l'on se proposait d'accélérer encore...

On croyait avoir maîtrisé la mer. Orgueil! Les Titans espéraient escalader le ciel. Orgueil!

Le ciel a anéanti ces deux orgueils. Et une molécule de glace roulant dans l'univers a fait sombrer le *Titanic* insubmersible.

L'Animalisation.

Le *Studio Club,* de Londres, composé d'une cinquantaine de poètes, littérateurs, peintres, sculpteurs grecs, français, irlandais et anglais, tient ses assises dans un quartier peu fréquenté... par la police, en arrière de Tottenham Court road.

C'est là que, l'autre soir, il donnait un banquet costumé. L'étiquette prescrivait de se déguiser en animaux—on se déguise beaucoup en animaux depuis que Rostand a rendu la parole aux bêtes.

Parmi les distingués convives, une *authoress* très connue s'était transformée, sans trop de maquillage, dit-on, en monstre antédiluvien; une autre dame apparaissait sous son vrai jour, ayant endossé une peau de léopard, et un poète enveloppé dans une peau de cochon de Chine ou de Cochinchine, on en sait au juste, faisait par son travesti, des aveux muets mais complets sur ses sentiments.

Plusieurs de ces messieurs, dans la vie privée moutons dont leur femme est le berger et porte la... houlette,

s'étaient payé, pour un soir, l'illusion d'être quelque Don Juan de quartiers pauvres, et, tel autrefois l'âne, avaient revêtu la peau du lion; les baudets, les chats,les chiens ne se comptaient point.

Et c'était plein de *couleur locale* : les lions, croyant rugir, renâclaient; les ânes, ayant toussé pour avoir du son, se mettaient à braire fort congruement; les chats faisaient le gros dos autour des pattes de la table et des fauteuils, et les chiens flairaient les mets avec une inquiétante persistance.

Cependant, un Bacchus qui avait le vin triste parcourait à dos d'âne la ménagerie, je veux dire la salle, et— délicate allusion à la grève minière qui a tué des milliers d'enfants—distribuait aux dames des cônes d'anthracite.

Ce fut très drôle, très gai, très amusant, mais, *you know, my dear!* un peu... *shocking.* Aussi, quand l'authoress-monstre-antédiluvien racontera ça dans une petite revue, elle aura bien soin de situer la scène à Paris; car une bonne Anglaise ne doit rien

dire, faire ou écrire pour entacher la proverbiale et inaltérable respectabilité de son île.

Simplifions.

O, orthographe, que de fautes on commet en ton nom! Et, si tu n'existais pas, nous écririons tous également bien le français. Aussi, tous les gens bien pensants—et ils sont nombreux, ils sont tout le monde, presque—sont en faveur de la réforme de l'orthographe, c'est-à-dire de sa simplification. Vive donc l'orthographe libre!

M. Emile Faguet disait que l'orthographe libre a toujours existé, et sans doute votre blanchisseur n'a pas attendu les lentes refontes de l'Académie pour écrire: *Une père de chocettes.* Mais M. Emile Faguet n'est pas sérieux...

La réforme de l'orthographe, comme beaucoup d'autres réformes, est avant tout une question d'équité. "Il est, observait je ne sais plus qui, des mots qui se paient des lettres inutiles, alors

que des camarades sont réduits au strict nécessaire". Donc, la liberté de l'orthographe, c'est en même temps l'égalité entre les mots.—Vive la sociale!

C'est à notre beau pays que reviendra l'honneur d'avoir accompli cette oeuvre de vulgarisation de l'art d'écrire. Ici, nous ne nous épuisons pas à imposer une nouvelle manière aux gens mûrs. Ce serait peine perdue. Nous pétrissons les jeunes esprits ; nous enseignons aux enfants à écrire avec le plus petit nombre possible de lettres. Mais nous sommes contraints d'avouer, à notre courte honte, que ce sont nos frère de langue anglaise qui ont pris les devants.

The Educational Record of the Province of Quebec. (The medium through which the Protestant committee of the Council of Public Instruction communicates its proceedings and official announcements) du mois d'avril, publie un tableau d'orthographe simplifiée dont nous extrayons ces quelques vocables:

M T (empty) ; *I* (eye) ; *A T* (eighty) ; *N M E* (enemy) ; *N E* (any) ; *P* (pea) ; *X S* (excess) ; *F E G* (effigy) ; *N V* (envy) ; *T* (tea) ; *F E* (Effie) ; *K T* (Katie) ; *S A* (essay) etc.

J A D R (j'y adhère).

Pour apprendre à parler.

Le courrier français nous apporte deux excellentes recettes, et d'une utilité immédiate : moyens de s'habituer à parler en public, c'est-à-dire de vaincre cette forme paralysante de la timidité que les gens de théâtre appellent le *trac*.

On introduit l'orateur ému dans une salle comble, mais plongée dans l'obscurité. Et il commence sa harangue dans les ténèbres. A mesure que les mots passent plus volontiers, quelques ampoules électriques, à gauche, à droite, brillent; quand les mots disciplinés se rangent en ordre de phrases, et que celles-ci s'aligent en périodes, insensiblement, une à une, les lumières se sont allumées : l'éclairage

s'est fait dans la salle en même temps que dans l'esprit troublé de l'orateur, et maintenant que tout est clair partout, le public enthousiasmé pousse trois *hurrahs!*

Qu'on ne craigne pas la hardiesse de cette innovation; lorsque la réunion publique sera agrémentée d'une partie de cache-cache, on refusera du monde même dans les plus vastes enceintes.

Le second moyen ne manque pas non plus d'ingéniosité.

L'orateur *froussard* est accompagné de quatre ou cinq acolytes qui récitent en même temps que lui, à haute voix, le même *speech.* L'une après l'autre, à mesure que le... patient prend de l'assurance, les voix des acolytes se taisent; et il arrive un moment où, sans savoir exactement quand il a commencé, l'orateur parle seul.

On me fera observer que ce système n'est pas neuf et que dans les réunions politiques, par exemple, les orateurs ne se gênent pas pour parler quatre ou cinq à la fois. Il est vrai. Mais l'inconvénient, c'est qu'ils disent des choses contradictoires. Il suffirait de modifier légèrement cette pratique et d'amener ces messieurs à chanter en choeur.

Mieux qu'au théâtre.

Un romancier ou un dramaturge aura beau se pressurer les méninges pour en extraire des monstruosités en trente chapitres ou en cinq actes et un prologue, ses inventions seront toujours petite bière comparées à la réalité.

L'Américaine qui épouse en troisièmes noces son premier mari; l'apache apprenant qui est son père quand il vient de le tuer, sur le trottoir, pour lui soutirer quarante sous; la femme qui vole de l'argent au meilleur ami de son mari, afin de s'acheter des toilettes qui séduiront ce dernier; l'oncle d'Amérique, dont, au septième acte, l'existence nous est révélée en même temps que nous apprenons sa mort opportune; l'Arsène Lupin portant le déguisement du policier lancé à ses propres trousses;—tout cela, c'est de la petit bière, vous dis-je.

Ivan Moissejenko, de Saint-Pétersbourg, exerçait l'héroïque métier de détrousseur de trains. Il avait consacré les plus belles années de sa vie au

vol et au meurtre. Fort de son expérience, il enlevait une bourse avec le naturel que vous mettez, vous, par exemple, à tirer votre mouchoir; et il avait moins de répugnance à assassiner les victimes récalcitrantes que vous n'en avez à tuer une mouche. Bref! c'était un superbe caractère, dans le genre noir.

Mais Ivan réservait des surprises à l'observateur: il était capable de sentiments d'une candeur inattendue. Ne voilà-t-il pas qu'un jour il apprend que sa fiancée l'a trahi—trahir un tel homme!—A cette nouvelle, Ivan le Terrible, je veux dire Ivan Moissejenko, tombe évanoui. Quel cinquième acte, ma chère!... Et depuis un an que le fiancé malheureux s'est évanoui (*Zing! Boum! Boum! Zing! Zing! Zing!* à l'orchestre) il est encore en léthargie.

...Depuis que je lis les feuilles à nouvelles, je suis dégoûté du théâtre à faits divers.

Mlle la juge.

L'autre samedi, une couturière parisienne, Mlle Josselin, fut invitée à présider le tribunal de commerce, en remplacement du président, malade, et du vice-président, intéressé dans la cause qu'on instruisait.

Mlle Josselin, dans la *doublure* d'un prud'homme, se *pelotonna* donc dans le fauteuil présidentiel, et *plissa* le front pour se donner l'air... d'un homme du *métier.*

Un *patron* tailleur, après avoir fait *filer* l'un de ses employés, l'avait fait *arrêter* pour une raison assez difficile à *démêler.* Le couturier, qui n'avait pas une *bobine* sympathique, *broda* toute une histoire dont la *trame* était plutôt *décousue.* L'apprenti contesta plusieurs *points,* ce qui augmenta encore *l'enchevêtrement* de l'affaire. Tous deux se lançaient les arguments comme une *pelote.*

A la *reprise* de la séance, l'après-midi, Mlle Josselin réussit à débrouiller cet *écheveau,* ce *tissu* de mensonges; de *fil* en *aiguille,* elle amena le

patron *piqué* à en *rabattre,* et la vérité sortit enfin du *sac*: il n'y avait pas de quoi fouetter un *chas.* Comme le jeune homme n'avait jamais eu *maille* à partir avec la justice, elle l'acquitta.

A l'annonce qu'une femme allait présider le tribunal, le tout Paris s'était *faufilé* dans la salle. Grâce à l'admirable *confection* de son jugement, Mlle Josselin s'est *taillé* un beau succès; le président de la République parle même de mettre un bout de *ruban* à sa *boutonnière.*

La cause jugée, comme chacun se *défilait,* on entendit la couturière glisser à l'oreille d'un avocat célèbre : "Ca vous la *coupe* ça, hein ?"

Elle sera chansonnée, et l'on verra paraître prochainement la *Berceuse de Josselin.*

Une idée.

On raconte que l'autre jour, dans l'une des grandes rues de Chicago, une fenêtre vola tout à coup en éclats et laissa voir une fort jolie femme, suivie d'un jeune homme portant une échelle de corde. L'échelle fut fixée à la fenêtre; la jeune femme descendit dans la rue et le jeune homme, à sa suite, en fit autant. A peine les fugitifs avaient-ils pris leur course en fendant la foule d'une extraordinaire densité, qu'un vieux monsieur à barbe blanche, à l'air très comme il faut, armé d'un revolver, parut à son tour à la même fenêtre. Il aperçut le couple qui s'enfuyait et, avec un agilité étonnante pour son âge, il se laissa glisser dans la rue où il donna la chasse aux amoureux.

La multitude passionnée par ce drame voulut en voir le dénouement; aussi se précipita-t-elle sur les talons du vieux monsieur outragé. Quel ne fut pas son ébahissement quand elle vit le vieillard s'arrêter subitement devant le jeune homme qu'il avait rejoint et lui serrer la main

"Mesdames et messieurs, dit-il poliment à la foule, la scène dont vous venez d'être témoins est l'exacte illustration du début du nouveau roman-feuilleton dont le *Chicago Journal* commencera demain la publication". Et ayant dit, tous trois se mirent à distribuer des prospectus.

Cet excellent truc de publicité pourrait bien inspirer une excellente réclame électorale, supérieure, croyons-nous, à tous les transparents, pièces pyrotechniques, fanfares, etc. Pourquoi pas?

Déposez, par exemple, dans chaque maison de la ville une lettre cachetée, dont l'enveloppe préviendra le destinataire de se méfier de la police, et conviant le public à une bataille de coqs qui aurait lieu dans un endroit vaste et en même temps discret. Vous seriez assurés de la présence de tous les véritables amateurs de ce genre de combat, et aussi du nombre cent fois plus considérable de ceux qu'attire la perspective d'arrestations. Quand des milliers et des milliers de personnes seraient réunies au lieu désigné, et que,

dans l'attente des coqs et des agents de la paix, ces gens seraient tout yeux et tout oreilles, vous n'auriez plus qu'à faire l'éloge de votre candidat. Essayez...

Année Bissextile.

Si tous les souhaits dont nous sommes inondés ce temps-ci se réalisent, il est à craindre que nous succombions sous le faix du bonheur; il est peu de tempéraments assez robustes pour supporter, pendant trois cent soixante-six jours, un jet ininterrompu de plaisirs et de joies.

A cette belle époque des *fêtes,* chacun s'ingénie à découvrir ce qui vous manque afin de vous le souhaiter: à celui-ci, la fortune; à celui-là, la réussite dans une nouvelle entreprise; à celle-ci, la santé; à celle-là,.. un mari.

Ce dernier voeu sera, en cette année bissextile, d'une réalisation facile. Les jeunes filles et les jeunes veuves n'ignorent pas que le retour du mois de février à vingt-neufs jours remet en vigueur ce que je n'hésite pas à appeler

l'une des plus belle conquêtes du féminisme: la faculté de se choisir un seigneur et maître.

Il est maintenant admis que la femme est l'égale de l'homme—et ce n'est pas peu dire!... Alors, pourquoi n'accorde-t-on que tous les quatre ans au sexe appelé si justement *le beau,* les prérogatives dont jouit perpétuellement l'autre sexe? C'est là une criante injustice. Grâce à Dieu! il y a belle lurette qu'on ne croit plus que

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Il n'y a plus, ni d'un côté ni de l'autre, de toute-puissance, et la puissance est très diversement répartie chez tous les individus des deux sexes. Les *suffragettes,* qui pour n'avoir pas de barbe n'ont pas moins du poil aux yeux,vous démontrent quand vous voulez—et même quand vous ne voulez pas—qu'elles ne le cèdent en rien aux hommes quand il s'agit de faire du tapage et de casser des vitres.

En attendant une réforme de notre vie sociale et la refonte des lois de l'étiquette, il est acquis que les femmes pourront, cette année, faire des demandes en mariage. Combien d'heu-

reux hyménées nous devrons à cette sage pratique: on ne me croirait pas si je donnais le nombre exact des pauvres vieux garçons qu'une insurmontable timidité retient dans le célibat... Allons, mesdames! un bon mouvement!

Avec une fleur.

Ah! si je tenais Madame Karin Michaelis!... Si je la tenais, je la frapperais avec une fleur!

Dans une conférence qu'elle faisait l'autre jour au Carnegie Hall, à New-York, Mme Michaelis, traître à son sexe, a déclaré que toutes les femmes sont des menteuses naturelles et qu'il leur est absolument impossible de dire la vérité, même si elles essaient.

Jamais calomnie plus noire ne fut commise! Mais rassurez-vous, mesdames, personne n'y ajoutera foi. Chacun ne sait-il pas, en effet, que la femme est franche comme l'or et comme le *bois franc* lui-même?

Parfois, il lui arrive peut-être de s'écarter un peu de l'exactitude, d'apporter de légères modifications dans le détail d'un récit dont les grandes lignes son fidèles; il se peut aussi qu'elle altère délicatement une vérité trop crue ou qu'elle en habille une autre qui est trop nue, ou en farde une troisième qui est trop pâle ou, encore, en poudre une autre qui est trop voyante; mais remarquez bien que

seul son bon goût l'engage à opérer ces remaniements, et donc il convient de l'en féliciter plutôt que de l'en blâmer.

Il y a aussi des cas, au milieu des complications de la vie sociale, où une femme doit immoler son amour de la vérité. Quelques-unes poussent cette immolation jusqu'à l'héroïsme. On a vu des femmes déguster une exécrable liqueur en souriant et refouler les nausées pour en vanter le goût exquis; d'autres ont prodigué force compliments à propos de toilettes qu'elles n'auraient mises elles-mêmes pour rien au monde; certaines, pour plaire à des amies, disent toujours comme elles; d'aucunes, pour contenter tout le monde, adoptent successivement les opinions exprimées par tout le monde et que, d'ailleurs, personne n'a sincèrement. On m'a raconté qu'une femme avait poussé très loin le renoncement, l'abnégation de soi-même: Elle a feint d'aimer un homme qui la demandait en mariage, parce qu'elle était sûre de faire son bonheur.

A ces quelques petites exceptions près, une femme ne ment jamais. Aussi, si je tenais Mme Karin Michaelis, je la frapperais avec une fleur.

Le pittoresque.

Les contribuables de quelques banlieues réclamaient l'autre jour, à l'Hôtel de Ville, à cause des grandes affiches accaparant tout un coin du paysage pour vanter l'excellence d'un tabac ou exalter la supériorité d'une marque d'alcool.

Il est certain que les troncs convertis en pieux supportant de vastes tableaux peintulurés n'ont plus rien de commun avec les arbres feuillus qu'ils ont été autrefois, et que, malgré tout l'effort de l'artiste peintre en bâtiments, la fille blonde travestie en grenadier ou le *fox-terrier* reconnaissant, au goulot d'un flacon carré, l'haleine de son maître, n'atteindra jamais la beauté décorative d'une branche d'érable ou des aiguilles du sapin.

Cependant, si les gens de goût ne parviennent pas à supprimer les affiches en plein air, du moins serait-il possible de faire un compromis et d'en venir à une solution conciliant les opinions extrêmes de l'annonceur et de celui que l'annonce blesse.

Deux moyens s'offrent, pour atténuer le mal, aux établissements commerciaux qui ont recours à ce genre de publicité: l'originalité du dessin et le pittoresque de l'orthographe. Une maison canadienne-française a déjà donné l'exemple en employant avec un vif succès, nous le reconnaissons, le second de ces moyens.

Nous avons lu l'autre matin, avec des yeux émerveillés, dans un champ avoisinant le réseau du Pacifique, cette attrayante annonce: "*X... La plus grand maison équiper détaille fourrure du monde*".

Puisque la plus grand maison équiper détaille du monde ne possède qu'une seule fourrure, ça doit être une grande, une vaste, une immense fourrure. Quelque société philanthropique pourrait bien se servir de cette fourrure pour envelopper notre pauvre diable de vieux soleil, qui, paraît-il, se refroidit de plus en plus chaque année.

L'Art n'a pas de patrie.

L'art n'a pas de patrie, répète-t-on souvent, et certains artistes croient volontiers qu'être *citoyen du monde entier,* c'est avoir du génie. Il est vrai que ce n'est pas généralement la littérature essentiellement patriotique qui est la meilleure; mais, d'autre part, celui qui sait mettre en relief les mœurs, us et coutumes de son pays, est un grand romancier—témoins presque tous les maîtres actuels du roman français.

La dernière manifestation d'art, du bas art—ou bazar—la plus répandue, et qui menace de submerger le théâtre écrit, c'est la cinématographie. Grâce au cinéma, on ressuscite des scènes historiques, on reconstitue des accidents, on représente les événements de l'univers et de tous les temps. Bref, on vous offre le tour du monde en quatre-vingts minutes.

La pellicule, tout comme le drame ou la comédie qu'elle tend à remplacer, doit être soumise à la censure. Le mal entre, dit-on, plus facilement et plus vite par les yeux que par les oreilles,

et les représentations sur la toile peuvent, aussi bien que les pièces de théâtre, être bonnes, mauvaises ou indifférentes. Elles pourraient donner à l'enfance un exemple excellent ou pernicieux, elles pourraient être pour la jeunesse un merveilleux enseignement, un moyen de l'instruire; mais, malheureusement, elles ne servent la plupart du temps qu'à exalter l'imagination des jeunes et la diriger dans la mauvaise voie, comme les romans de voleurs glorieux qu'elle illustre avec un succès inlassable.

L'*Overseas Club* s'est ému parce que les cinématographes canadiens s'approvisionnent trop souvent chez le fabricant américain, lequel, pour satisfaire la clientèle de son pays, a inondé le marché de scènes patriotiques. On anime sur la toile des épisodes de la révolution américaine, où les rebelles ont toujours l'avantage sur les soldats anglais, et où ceux-ci s'attaquent sans scrupule à de faibles femmes. M. Evelyn Wrench, l'organisateur de l'*Overseas Club,* demande que l'on cesse de ridiculiser, au Canada, la Grande-Bretagne.

Et il a parfaitement raison: Que l'art ait une patrie ou n'en ait pas, il n'en sera, à cause de cela, ni mieux ni pire; mais n'autorisons pas chez nous, sous prétexte de *film d'art,* ce qu'autrui ne tolèrerait pas chez lui.

Le prétexte est mauvais.

Le *Scientific American* tire trois leçons du désastre du *Titanic*. Les deux premières sont devenues des lieux-communs: reste la troisième, qui nous intéresse particulièrement, et que le confrère américain énonce ainsi: "La route des paquebots transatlantiques devrait être située assez loin au sud pour qu'elle se trouve hors des plaines de glaces flottantes".

Que cela soit voulu ou non, cette observation est de nature à décourager ou à stériliser les efforts tentés pour attirer dans les ports canadiens de l'Atlantique, de nouvelles compagnies de navigation transocéanique. Pour ne parler que de notre ville, Montréal, à cause de sa situation exceptionnelle, offre aux transports des avantages sans égaux en Amerique; et, d'ailleurs, tous nos ports de la côte Est répondent exactement aux exigences des importations canadiennes et des voyageurs, et il n'est nul besoin, quoi qu'on dise et malgré tous les icebergs de l'Atlantique nord, de faire venir ses produits ou de voyager via New-York ou Portland.

Rien d'étonnant si les Américains, qu'inquiète le merveilleux accroissement du port de Montréal, essaient, sous prétexte d'épiloguer sur le terrible naufrage, de détourner son trafic au profit de leur pays; mais il leur faudrait trouver un meilleur argument, et un plus nouveau, que l'iceberg. Ce n'est pas d'hier que des montagnes de glace flottent au large de Terreneuve. Dès les premiers temps de la colonie française, il y a trois siècles, la traversée présentait les mêmes dangers : Champlain, en 1611, aperçut les banquises au milieu desquelles le vaisseau de Poutrincourt était immobilisé: "Et néanmoins, avec tant de peines et travaux, à force de tenir à un bord et à l'autre, nous fifmes en sorte que nous arrivafmes à quelque 80 lieues du grand banc où se fait le pefche du poisson vert, où nous rencontrafmes des glaces de plus de trente à quarante brasses de haut", lit-on dans la relation du troisième voyage de Champlain, où sont racontées par le menu toutes les difficultés que surmontèrent les braves marins.

Mais cela n'a pas empêché le développement de la Nouvelle-France. Il est vrai qu'alors on n'avait pas la rage d'établir un record; l'ambition de ces gens simples se bornait à arriver sains et saufs à destination.

Pour remplacer les enfants.

Naguère, une famille nombreuse était une bénédiction; si un grand nombre d'enfants constituait un fardeau bien lourd, du moins le supportait-on avec un courage souriant et avec le bonheur du devoir accompli et la conscience de sa haute utilité sociale. Beaucoup de braves gens sentaient confusément, encore qu'ils n'avaient point lu Brunetière, que "c'est bien la seule vie qui vaille la peine d'être vécue, celle qui se dépense, qui se subordonne, qui se sacrifie même, s'il le faut, à des fins plus élevés qu'elle-même".

A notre époque d'individualisme ou d'égoïsme féroce, tout concourt à décourager *les grosses familles*: d'abord, le coût sans cesse croissant de la vie, et le problème du logement, que le grand nombre d'enfants rend parfois presque insoluble. Ici, grâce à Dieu! les parents riches en marmailles trouvent encore à s'abriter, bien que certains propriétaires se montrent déjà récalcitrants. Mais, dans bien des pays, le père de nombreux enfants est,

en tant que locataire, affligé d'une véritable tare.

Il y a quelque temps, un journaliste parisien a fait une enquête aussi concluante qu'affligeante. Vêtu comme un honnête travailleur, il parcourut plusieurs quartiers ouvriers, frappant à toutes les portes où l'on annonçait une habitation à louer. Va sans dire que tous les appartements lui agréaient et que le terme lui allait toujours. Au moment de conclure, le propriétaire ou le concierge lui posait la question d'usage: "Avez-vous des chats, des chiens, un perroquet, des enfants?

—Je ne possède pas d'animaux répondait-il invariablement, mais j'ai huit enfants".

Huit enfants! Devant cette confession, le concierge ou le propriétaire se grattait la tête:

—Heu... Huit enfants!... Je regrette, mais les voisins ne les souffriraient pas; et, vous comprenez? je ne puis pas vider ma maison: il faut bien vivre...

Partout la même chose.

Comment, malheureux, vous avez huit enfants et vous voulez habiter

parmi les hommes? Mais, vous ne songez donc pas aux autres, dont vous devez respecter le repos et la tranquilité!... S'il vous plaît d'avoir huit enfants, habitez la campagne; mais si vous tenez à demeurer à la ville, n'ayez pas huit enfants. Et dire qu'il se trouve des gens qui ne comprennent pas cela!...

A Paris, vous pouvez, sans inconvénient, élever des chiens. Ah! des chiens, à la bonne heure! Justement, dans un quartier fashionable, on vient de créer un collège pour toutous : l'abri, le couvert et *l'éducation* ne coûtent que $30 par mois, et encore il y a des prix de faveur pour les... *externes.*

Pour peu que son éducation soit soignée, un chien d'intelligence moyenne fera bientôt montre d'un savoir à humilier bien des hommes.

—Il y a des chiens bien plus *fins* que leur maître, disait quelqu'un.

Et un autre d'ajouter étourdiment:

—Si vous *connaissiez* le mien!....

Au fait, j'en sais qui ont bien plus de cœur que les propriétaires d'appartements d'où sont exclues les familles nombreuses.

La vraie solution.

Chacun constate la cherté de la vie et tous les économistes en recherchent les causes multiples: il en est une sur laquelle tout le monde tombe d'accord: la rareté de certaines denrées. Il est indiscutable que si la production d'un article diminue ou si la consommation du même article augmente, son prix subit une hausse fabuleuse et instantanée, par le simple jeu de l'offre et de la demande.

Ceci n'est rappelé que pour faire le parallèle entre la façon de protester des Françaises et celle des Américaines.

En France, des femmes du peuple ont fait des omelettes monstres, des holocaustes de beurre sur des bûchers de fromage. En vérité, ces violences n'auront servi qu'à accroître les prix de ces produits en en augmentant encore la rareté.

Aux Etats-Unis, où le beurre fin est offert à soixante cents la livre, la *Housewives' League,* de New-York, qui compte dix mille membres, et la *New*

York Federation of Women's Clubs, qui possède quatre-vingt mille adhérentes, ont fait le serment de n'en pas manger d'ici trente jours.

Sans être statisticien, on peut hasarder que chacune des protestaires pourvoit, en moyenne, à la nourriture de trois personnes, en se comptant: Nous avons ainsi deux cent soixante-dix mille bouches qui, trois fois par jour, se passeront de cet aliment. On servira donc, chez le voisin, vingt-quatre millions, trois cent mille repas sans beurre.

Une diminution si subite et aussi considérable de la consommation, tandis que la production demeurera la même, fera donc cesser, momentanément, la rareté du beurre, et partant, en réduira sensiblement le prix; et cette baisse se fera sentir tant que la consommation n'aura pas englouti l'excédent de production.

Et alors? Dame! Alors, il faudra recommencer à se passer de beurre.— C'est juste, m'objecte-t-on, mais si, par la force de l'habitude, le goût du beur-

re venait à passer aux protestataires?...

Mais, ce serait tant mieux: il y aurait un produit de moins sur lequel la cherté de la vie se fait cruellement sentir...

FIN

TABLE

Fleurs de serre 5

Qu'est-ce à dire? 9

Concordia Salus 12

La générosité 14

Un amendement 17

Lettre ouverte 20

Doux pays 24

Le recensement 27

Il était deux petits garçons... 31

Chut !... 35

En avons-nous une santé ! 37

Au service du roi 38

Le marchand d'intrigues 41

L'esprit de l'escalier 44

Le système du pire 47

Silhouette 50

En ce temps-là 53

Le revers de l'or 55

Petite buffonnerie 58

A propos de greffe 63
L'antibruit 65
Le froid 68
C'est le printemps 71
De la pluie 73
Chinoiserie 75
Les droits du chien 79
La laveuse moderne 82
Recorder, vous avez raison 86
L'orgueil 89
L'animalisation 91
Simplifions 93
Pour apprendre à parler 95
Mieux qu'au théâtre 97
Mlle la juge 99
Une idée 101
Année bissextile 103
Avec une fleur 106
Le pittoresque 108
L'art n'a pas de patrie 110
Le prétexte est mauvais 113
Pour remplacer les enfants 116
La vraie solution 119

a Bibliothèq
d'O

35336*0-C 117

1275845 CA PS
ACCESSION NO.
LOC
NO. 1
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
CARTE D
VOUS ETES RESP
DE LA PERTE DE CE
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13
IBM1I2032

CA PS 8473
.077C4 1912
C03 LORRAIN, LEO CHRONIQUES.
ACC# 1275845

CE

a39003 00481985 96b

LORRAINE LED
CHRONIQUES

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 05 14 14 5